


CORN. HENR. A ROY. MEDICINAE DOCTOR.

MANUEL

SUR

LE CROUP.

MANUEL
SUR
LE CROUP,

OU Histoire d'une Maladie propre aux enfans, dont les symptômes se sont manifestés d'une manière presqu'épidémique dans plusieurs cantons de la France, et notamment dans l'arrondis.[t] d'Orléans.

PAR D. LATOUR FILS,

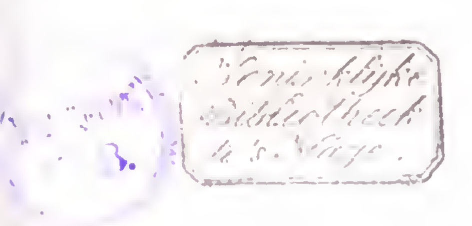
Docteur en Médecine, chargé du traitement des Maladies Epidémiques de l'arrondissement d'Orléans, Médecin de l'Hôtel-Dieu et du Lycée de la même Ville, des Sociétés de Médecine de Paris, Montpellier, etc.

A ORLÉANS,

Chez HUET-PERDOUX, Imp.-Lib., rue Royale.

Et se trouve A PARIS, chez GABON et C.[e], Lib.[es]

M. D. CCC. VIII.





Quel spectacle touchant qu'une mère......
La nuit même, d'un fils ne peut la détacher;
Son oreille de l'ombre écarte le silence;
Ou, si Morphée endort sa tendre vigilance,
Au moindre bruit rouvrant ses yeux appesantis,
Elle vole, inquiète, au berceau de son fils,
Dans le sommeil long-temps le contemple immobile,
Et rentre dans sa couche, à peine encor tranquille.

LEGOUVÉ. *Mérite des Femmes.*

A MADAME PIEYRE.

Madame,

La bonté de votre cœur vous a fait souhaiter, comme un bienfait, d'éclairer les Mères de famille sur une maladie à laquelle ont succombé tant d'intéressantes Victimes, dans l'arrondissement d'Orléans, et j'ai cru qu'il était de mon devoir de répondre à vos désirs, en mettant à exécution une idée qui vous avait

été suggérée par de si religieux motifs. Ce petit Ouvrage vous appartient donc tout entier, Madame. Que ne m'a-t-il été possible de répandre sur mon style, cette grâce d'expression qui vous est si naturelle ! Plus sûr de persuader, l'ouvrage eût été plus digne aussi de la protection que vous voulez bien lui accorder. J'ose espérer néanmoins que vous agréerez favorablement les efforts que j'ai faits pour mériter votre bienveillance, ils ont été excités par les sentimens du respectueux attachement avec lequel j'ai l'honneur d'être,

Madame,

Votre très-humble et
très-obéissant serviteur,
LATOUR, Méd.

AVANT-PROPOS.

Un double motif m'a déterminé à publier ce petit ouvrage sur le Croup ; d'une part j'ai cru qu'on me saurait quelque gré d'avoir cherché à tranquilliser les mères de famille dont l'esprit effrayé, par une expérience trop malheureuse, était sans cesse agité par la crainte d'une maladie aussi meurtrière dans ses résultats, que barbare dans le choix de ses victimes ; d'autre part j'ai pensé que la multiplicité des observations relatives à cette affreuse maladie devait être d'un intérêt général, dans un moment où les causes qui semblent la produire deviennent chaque jour plus fréquentes et plus redoutables.

Je sais que nous avons déjà sur cette matière différentes dissertations qui jouissent, à juste titre, de la réputation acquise à leurs auteurs ; mais outre qu'elles sont dispersées dans des traités généraux, la plupart sont écrites en d'autres langues que la nôtre, et presque toutes n'offrent d'ailleurs que des richesses confusément amassées ; c'est pour-

quoi je n'ai pas cru afficher une prétention mal fondée, en mettant au jour une notice que j'ai considérée plutôt sous le rapport du bien qu'elle devait produire, que sous celui de la gloire qu'elle pouvait procurer à son auteur. Je me suis même abstenu de faire connaître les sources précieuses dans lesquelles j'ai puisé, afin d'éviter le reproche qu'on ne manquerait pas de me faire, d'avoir surchargé de citations, au moins inutiles, un simple Manuel, dont le principal mérite doit être la clarté et l'exactitude des faits.

En général, dans toute monographie médicale, on doit chercher à donner moins à lire et plus à retenir; ces longues et savantes citations que les auteurs se plaisent à entasser dans leurs ouvrages les moins importans, cette vaine et ridicule affectation de la science, que le véritable érudit ne manque jamais de réduire à sa juste valeur, sont autant d'artifices combinés pour cacher l'imperfection d'une science qui n'est pas tellement conjecturale, qu'elle ait besoin d'être envisagée à travers un voile. Aussi les principes de la médecine devraient-ils toujours

être mis à la portée du commun des hommes ; nous ne sommes plus dans ces temps d'ignorance où les temples d'Epidaure, de Smyrne, de Pergame, n'étaient ouverts que la nuit, où la médecine, encore à son berceau, avait besoin de s'environner de toutes les illusions que lui prêtait l'ignorance ou le fanatisme. Un goût plus sévère a fait justice de ces ouvrages inutilement fastueux, et la médecine démontrée avec ce langage, cette simplicité d'expression qui sert toujours à rendre les objets plus sensibles, jouit enfin de la considération générale que l'importance des matières qu'elle traite aurait dû lui attirer dans tous les temps.

C'est aussi d'après ces motifs incontestables que j'ai cru devoir laisser à ce petit Manuel le caractère de simplicité qui convient à ces sortes d'ouvrages ; puisse l'exactitude que j'ai mise dans la relation des faits, suffire pour lui donner le degré d'intérêt qu'il mérite ! Dans tous les cas, j'ose espérer qu'on ne me soupçonnera pas d'avoir inventé, altéré ou falsifié ces faits dans la vue de les faire cadrer avec un systême hasardé ;

outre qu'une funeste expérience a mis la plupart des habitans de cette ville à même de prononcer sur leur authenticité, le grand nombre des observations sur lesquelles je me suis appuyé, me sont en grande partie communes avec celles de mon Père, dont la franchise médicale ne peut-être suspecte; elles ne diffèrent en aucune manière non plus de celles rapportées par les auteurs, qui, comme Bloom, Crawfort, Home, Michaëlis, Schwilgué, Dessessart, etc. *ont été à portée d'observer plus particulièrement cette maladie, soit en Suède, soit en Ecosse, en Allemagne, en Angleterre, en Italie, et même en France, où le* Croup *s'est présenté tour-à-tour d'une manière sporadique, endémique, et même épidémique.*

Depuis long-temps d'ailleurs, cette maladie exerce ses ravages, et si elle ne s'était point encore manifestée dans nos cantons, c'est sans doute parce que les circonstances qui tendent à la produire ne s'étaient point encore trouvées réunies; car partout et dans tous les temps cette terrible maladie a été observée, partout elle a été la même, par-

tout elle a été, avec des caractères distincts et évidens, le fléau des familles, le désespoir des mères, et l'écueil de la médecine.

Puissent les faits que je vais présenter, prêter un nouveau jour à l'histoire de cette maladie! puissent les détails dans lesquels je suis entré, mettre les mères de famille à même de saisir son véritable caractère, d'en prévoir et d'en apprécier les effets, de concevoir enfin du premier coup d'œil toutes les modifications à faire subir au traitement, dans le cas où des circonstances particulières les priveraient des conseils d'un praticien éclairé!



MANUEL SUR LE CROUP.

PREMIÈRE PARTIE.

Description du Croup.

CHAPITRE I.

Sa définition, son siége, sa nature, ses caractères généraux.

ARTICLE PREMIER.

Sa définition.

Le Croup est une inflammation de la portion de la membrane muqueuse qui tapisse intérieurement le larynx, quelquefois de celle qui revêt les parois de la trachée, quelquefois même encore de celle qui parcourt les ramifications des bronches.

Pour bien concevoir cette définition,

pour en saisir l'exactitude, il est essentiel de donner une idée de ce qu'on entend par *larynx*, *trachée*, *bronches*, *membrane muqueuse*, et même *inflammation*.

ARTICLE II.

Des Organes où siége la Maladie.

Nous allons, pour mieux établir la position de chacun des organes où siége la maladie, présenter les rapports que chacun d'eux ont avec les organes qui les avoisinent.

Ainsi, l'on saura d'abord qu'au fond de la bouche, près de la racine de la langue, se remarque une espèce de membrane attachée à l'extrémité de la voûte formée par les os qui terminent la bouche en arrière, et qui, examinée dans l'état de santé, représente assez bien une arcade dont les piliers sont doubles et qui est partagée par son milieu, par une sorte d'appendice plus ou moins alongée qu'on nomme *luette*. De ces quatre piliers, deux sont antérieurs et deux autres postérieurs. L'antérieur et le postérieur de chaque côté sont écartés en bas pour recevoir dans l'intervalle qui les sépare, un

corps glanduleux de figure ovale et qu'on appelle *glande amigdale.* Derrière ces piliers est une espèce de cavité quadrilatère ou carrée qui termine la bouche en arrière et qui présente plusieurs ouvertures : *quatre* en haut dont deux vont se rendre aux narines et deùx communiquent aux oreilles, et *deux* en bas, l'une postérieure qui conduït à l'œsophage, espèce de canal qui donne passage aux alimens jusqu'à l'estomac, et l'autre antérieure qui prend le nom de *glotte*, et se rend à un autre canal, siége de la maladie qui va nous occuper. C'est par ce canal que passe l'air dans les poumons; il est formé :

1.° Par *le larynx*, commencement du canal, et espèce de cavité cartilagineuse, composée de pièces élastiques et mobiles, situées les unes sur les autres en forme de cerceaux (1), et placée à la partie moyenne,

---

(1) Ces cerceaux sont plus ou moins marqués, souvent même ils sont ossifiés chez certains hommes, et produisent alors un avancement, à la partie antérieure et supérieure du cou, qu'on appelle assez vulgairement la *Pomme d'Adam.*

antérieure et supérieure du cou, au dessus d'un petit os qui concourt à la formation de la glotte (1).

2.° Par *la trachée-artère*, continuation membraneuse du larynx qui se divise bientôt en deux branches, également membraneuses, qui se rendent aux poumons et auxquelles on a donné le nom de *bronches*.

On voit par la disposition des deux ouvertures inférieures qui se remarquent au fond

---

(1) Cette cavité, ou première partie du canal aérien, est recouverte *extérieurement* par la peau et quelques petits muscles plats, qui, en se contractant ou se relâchant, écartent ou rapprochent les petits cerceaux cartilagineux qui composent le larynx, et concourent ainsi à produire les différens sons qui modifient la voix; *intérieurement*, elle est tapissée par une *membrane muqueuse, gluante*, dont nous parlerons bientôt, et qui forme à ses parties inférieures et supérieures, un repli membraneux et musculaire, où s'arrêtent quelquefois différens corps étrangers qui simulent assez souvent la maladie dont nous traitons; c'est entre ces replis membraneux que s'arrêta, dit-on, le pepin de raisin qui suffoqua le chantre aimable des grâces, le divin *Anacréon*. *Gilbert* le satyrique et le pape *Adrien*, moururent également d'accidens semblables.

de la cavité de l'arrière-bouche, que celle dite *la glotte* ou aérienne, serait sans cesse exposée à recevoir les alimens si la nature toujours admirable dans les chefs-d'œuvre qu'elle enfante, n'avoit prévu cet accident, en fermant à volonté cette ouverture, au moyen d'une espèce de petite valvule, appelée vulgairement *épiglotte*, et qui remplissant les fonctions de *sous-pape*, se baisse hermétiquement, ou se relève, toutes les fois qu'on veut avaler ou respirer.

Du reste, chacune de cesquatre ouvertures *nazale*, *auditive*, *digestive* ou *aérienne*, laisse passer une même membrane rouge, assez dense, et qui partant des bords internes des lèvres où elle se continue avec la peau, parcourt tout l'intérieur de la bouche et de l'arrière-bouche, pénètre dans chacune des ouvertures ci-dessus indiquées, et tapisse chacune des voies auxquelles ces ouvertures donnent issue. Cette membrane à laquelle on a donné le nom de *membrane muqueuse*, est d'autant plus nécessaire aux organes qu'elle recouvre, qu'elle est sans cesse humectée d'une grande quantité de

mucosités qu'elle secrète elle-même, et qui garantit ces organes du contact des corps étrangers avec lesquels ils peuvent être en rapport (1); aussi la nature a-t-elle donné aux diverses portions de cette membrane une sensibilité différente, suivant que l'organe que tapisse chacune de ces portions est exposé à l'impression d'objets plus ou moins propres à irriter. Ainsi, la membrane qui recouvre les organes qui concourent à la formation du canal digestif, étant exposée sans cesse au contact des alimens et des boissons, a été douée d'une sensibilité moindre que celle qui revêt les parois des voies aériennes, par exemple, qui ne sont destinées à recevoir que l'impression de l'air.

Malgré cette différence de sensibilité de chaque portion de la membrane muqueuse que nous décrivons, il existe entre elles néanmoins une sensibilité relative, dont il

(1) La nécessité de l'abondance de ce mucus, ne peut-être mieux prouvée que par le besoin qu'ont les grands chanteurs de s'humecter souvent le gosier.

est bon de prendre également une idée. En effet, nous avons dit que l'arrière-bouche, la gorge proprement dite, présentait l'ouverture de plusieurs canaux qui conduisaient soit à l'estomac, soit aux poumons, aux oreilles, ou au nez. Si l'on suppose que la portion de la membrane muqueuse qui revet l'arrière-bouche, par exemple, est irritée par une cause quelconque, ne peut-on pas comprendre aisément que cette portion de la membrane muqueuse n'étant que la naissance, le tronc, pour ainsi dire, des portions de la membrane qui parcourt les voies auditives, nazales, digestives et aériennes, l'irritation produite à la membrane muqueuse de cette partie, pourra se porter, soit à la portion de la membrane muqueuse qui revêt le *conduit auditif*, et produire les bourdonnemens d'oreille, par exemple, soit à celle qui revêt les *conduits du nez* et donner lieu aux enchifrenemens, aux corizas, etc., soit à celle qui revêt *l'estomac* et provoquer le vomissement, soit enfin à celle qui revêt les poumons et déterminer la toux, et cela parce que chacune de ces

portions sont dépendantes de la membrane? Il me semble que les effets de cette sensibilité relative sont évidens; il est ordinaire d'ailleurs en physiologie, que l'affection d'une partie d'un organe, entraîne avec elle le dérangement de tout l'organe d'une manière plus ou moins sensible, qu'elle entraîne même quelquefois celui des organes qui lui sont étrangers, par la propriété qu'ont tous les organes en général, de ressentir simultanément le mal qu'éprouve celui d'entr'eux qui est lésé, et de s'agiter à sa manière pour chasser la cause mordifique fixée sur lui.

Mais, abstraction faite du rapport de la sensibilité réciproque de chaque portion de la membrane muqueuse qui tapisse les voies auditives, nazales, digestives et aériennes, chacune d'elles étant douée d'une sensibilité différente, doit être irritée à sa manière, quand il y a irritation locale sur-tout, et par conséquent doit présenter dans *l'inflammation* (1) qui en résulte des caractères

(1) On entend en général par *inflammation*, le résultat d'une irritation quelconque des solides, produite par une cause interne ou externe, et qui

différens, doit donner lieu enfin à des maladies diverses, à des maladies susceptibles d'être considérées chacune en particulier.

L'inflammation de la membrane muqueuse qui tapisse le larynx, la trachée, et les

---

donne lieu à un ensemble de phénomènes, dont les principaux sont la douleur, la chaleur, la rougeur et l'augmentation de volume. L'inflammation en général présente, tantôt une marche aiguë, tantôt une marche chronique, et se termine ordinairement par résolution, suppuration ou gangrène. Du reste on ne peut se former une idée bien précise de l'inflammatiou; ce ne sera que lorsqu'on aura étudié l'inflammation dans les systèmes divers de l'économie, dans chaque partie composante de chaque organe, qu'on pourra parvenir à ce résultat, car l'étude soit superficielle, soit approfondie, qu'on a faite des systêmes, a fait voir que les phénomènes, la marche et les terminaisons n'y étaient pas toujours les mêmes; cependant on peut dire en général qu'il y a inflammation là où il y a douleur, rougeur, chaleur et augmentation de volume, soit que l'ensemble de ces phénomènes existe simultanément, soit qu'il y en ait plusieurs seulement de réunis. Dans l'espèce d'inflammation que nous allons traiter, il y a douleur, chaleur, augmentation de volume, par exemple; mais la rougeur de la membrane n'est pas toujours prouvée.

premières ramifications des bronches, est une de celles qui se manifestent de la manière la plus vive et la plus dangereuse ; on lui donne communément le nom de *croup* (1), *d'angine membraneuse* ou de *catarrhe trachéal* (2). Nous allons indiquer les

---

(1) Quelques auteurs ont regardé le croup comme une maladie spasmodique, et entr'autres le docteur *Millar* ; c'est une erreur. La maladie décrite par le médecin anglais, est toute différente. et sous le rapport des phénomènes, et sous celui du traitement qu'elle exige. Nous donnerons le parallèle de ces deux maladies dans l'un de nos derniers chapitres.

(2) C'est la même maladie que le cynanche vera des Grecs, l'angina canina de Zacutus Lusitanus (*liv.* 1, *obs.* 88) ; la première espèce d'angine inflammatoire de *Boërhaave* (*aph.* 801) ; l'angine épidémique de l'année 1743, dont parle *Molloy*, cité par *Rutty* ; la maladie qui a régné à Francfort sur l'Oder, en 1758 (*act. nova, tom.* 11, *p.* 157). Le suffocatio stridula de *Home* (*an inquiry into the nature, cause and cure of the croup.*, *Edinb.* 1765, cité par les auteurs). Le cynanche stridula de *Walbom* (*in fortschœttning af provincial doct. Berœttelser. Stockh.* 1765, *cité par Dreissyg*) ; l'angine maligne et membraneuse de *Murray* (*abhandlung von einer bœsartigen Brœune und*

caractères qui distinguent cette maladie des autres inflammations de la même espèce.

ARTICLE III.

Caractères généraux du Croup.

Le croup, comme nous l'avons déjà dit, est une inflammation de la portion de la

---

einer Widernatürlichen haut in der Luftræhre, *Gœttingen*, 1769, cité par le même); l'angina stridula de *Crawfort*, (*de anginâ stridulâ*, *Edinb.* 1771); l'angine inflammatoire des enfans, de *Rufell* (*œcon. nat. p.* 70). Le catarrhe suffocant des Barbades dont parle *Hillary*; l'angina polyposa s. membranacea de *Michaëlis* (*Gœtting* 1778); l'esquinancie trachéale de *Cullen* (*méd. prat.*, *trad. de Bosquillon*, *Paris*, 1785); l'angine membraneuse de *Dreissyg* (*diagnost. med. trad. de Renauldin*, *Paris*, 1804); le strypsjuka des Suédois, etc.

(*J'ai cru, en donnant la synonymie du croup, ne point m'écarter de la promesse que j'ai faite de ne pas surcharger ce petit manuel de citations inutiles; outre que cette synonymie indique en quelque façon les différentes époques où cette affreuse maladie s'est manifestée, elle peut satisfaire encore quelques personnes qui seront flattées de trouver ici la notice des ouvrages Allemands, Français ou Anglais, qu'ils peuvent consulter.*

membrane muqueuse qui tapisse intérieurement le larynx, quelquefois de celle qui revêt les parois de la trachée, quelquefois même encore de celle qui parcourt les ramifications des bronches.

Observée dans toutes les saisons (1), toutes les constitutions atmosphériques et tous les pays (2), cette maladie qui survient

---

(1) *Baeck* et *Salomon* (*K. Ventensk, acad. Handt.*, 1772, *p.* 337, *cité par Dreissyg*), ont vu une épidémie de croup en automne; *Michaëlis* en a vu une en hiver, et *Bloom*, une autre au printemps.

(2) Diverses épidémies le constatent : celle de New-Yorck, en Amérique, qui eut lieu pendant le froid le plus rigoureux ; celle de Wertheim qui s'observa pendant une constitution sèche ; celle de de Francfort sur l'Oder, qui régna pendant des alternatives de froid, de chaud et d'humidité ; celle de Colmar, en Suède, qui se répandit pendant les pluies de décembre 1765 ; enfin celle qui fut si meurtrière, dans l'arrondissement d'Orléans, pendant les mois d'octobre, novembre et décembre de l'année 1806, où nous avons eu à supporter, pendant près de quarante jours, les effets d'une température ardente, sous l'influence des vents du sud-ouest, et où les pluies nocturnes et froides,

presque

presque toujours sans cause connue (1), à la suite d'une transpiration arrêtée, de catarrhes pulmonaires, de toux habituelles

---

qui succédaient aux journées brûlantes, ont provoqué tout à coup une atmosphère inconstante et humide, qui a été la cause malheureuse des affections catarrhales que nous décrivons en ce moment.

Les différens pays où le croup parut successivement, indiquent aussi qu'il n'en est aucun qui n'y soit exposé; en effet, Crémone en Italie, Stocholm en Suède, les bords du Tay en Ecosse, New-Yorck en Amérique, Francfort en Allemagne, Paris, Orléans, etc., en France, furent tour à tour le théâtre de cette affreuse maladie.

(1) Je ne m'arrêterai point à réfuter l'opinion que quelques personnes peu éclairées sans doute, ont adoptée à l'égard du croup, en l'attribuant à l'introduction de la vaccine en France. Outre que le croup était connu bien avant qu'il fût jamais question de vaccine en Europe, la connaissance intime de l'organisation des différens systêmes de notre économie, suffit pour faire rejeter cette assertion qui supposerait ou l'ignorance la plus grossière, ou une prévention ridicule et coupable, contre une découverte aussi glorieuse pour le siècle qui l'a vue naître, qu'importante et précieuse pour l'humanité.

ou opiniâtres, etc. (1), attaque également l'un et l'autre sexe. Quelques médecins prétendent cependant que les garçons y sont plus sujets que les filles, et *Michaëlis*, *Lentin*, (2) *Dreissyg*, et d'autres sont de ce nombre ; mais on ne peut établir aucune idée fixe à cet égard, et s'il était permis d'avancer une opinion hasardée, celle du docteur *Richerand*, qui pense que les femmes y sont plus exposées que les hommes, me semblerait plus probable que toutes les

---

(1) La répercussion des croûtes laiteuses qui couvrent si souvent la figure des enfans, peut également devenir la cause de cette affreuse maladie. *Alphonse Leroy* a vu le fils du Sénateur P. G., âgé de deux ans. Cet enfant avait des croûtes laiteuses à la figure. Sa mère, malade pendant sa grossesse et après son accouchement, lui avait sans doute donné un mauvais lait. Un froid assez vif avait fait répercuter ces croûtes laiteuses. Je ne fus appelé, dit-il, que plusieurs heures après l'invasion de la maladie, et malgré tous les moyens indiqués dans ce cas, les vomitifs, les lavemens, les vésicatoires, etc., que l'enfant supportait facilement, il mourut le troisième jour. (*Moniteur du 24 Août 1807*, n.° 224.)

(2) *Beobachtungen d. épidemisch. Krankheiter.*

autres, puisque le peu d'étendue qu'a l'ouverture de la glotte, chez la plupart d'entr'elles, pourrait donner lieu à cette assertion. Malgré tout, l'expérience n'a rien confirmé à cet égard. J'ai lu beaucoup d'observations rapportées par les auteurs, j'en ai recueilli moi-même un grand nombre, et j'avoue franchement que je n'oserais me permettre encore de rien prononcer à ce sujet. Du reste le croup affecte plus particulièrement le premier âge de l'enfance que l'âge adulte, et de préférence les enfans qui ont beaucoup d'embonpoint, la fibre molle et lâche, à ceux qui sont d'un tempérament sec et nerveux. *Cullen*, médecin anglais, prétend même que cette maladie atteint rarement les enfans, avant qu'ils aient été sevrés, que, passé ce période, plus ils sont jeunes, plus ils y sont sujets. Je ne sais jusqu'à quel point on peut ajouter foi à cette observation; mais en général j'ai remarqué que les enfans de deux, trois et quatre ans en étaient plutôt attaqués que les autres. Quant aux adultes, ils en sont préservés ordinairement, et dans tout le

cours de ma pratique, je n'ai jamais eu occasion d'en remarquer que deux exemples. Le plus intéressant se fit observer pendant l'épidémie catarrhale qui a regné dans l'hiver de 1806 : c'était sur une fille âgée de vingt ans, qui eut un catarrhe très-intense pour lequel elle fut saignée deux ou trois fois, mais moins que le médecin ordinaire ne l'avait ordonné, puisqu'elle refusa deux ou trois saignées. Elle paraissait convalescente de sa première maladie, lorsqu'il lui survint une angine et des douleurs rhumatismales aux muscles du thorax et des épaules. L'angine s'était terminée par suppuration, lorsque le rhumatisme se porta à la nuque, et s'étendit vers l'occiput, les oreilles et le cou. Deux ou trois jours après, il se manifesta une tumeur inflammatoire à la partie latérale gauche du cou; elle disparut le troisième, à dater de celui où elle s'était fait remarquer, et fut suivie de symptômes de suffocation et d'anxiété, qui durèrent deux jours, et provoquèrent l'application des vésicatoires sur le premier siége de la douleur. Elle mourut après cette

époque. Je la vis quatre heures avant sa mort; sa figure était pâle, ses extrêmités froides, son pouls petit, fréquent, irrégulier; elle suffoquait, et pouvait néanmoins rester couchée; elle ne rendait aucun son, ni dans l'inspiration, ni dans l'expiration; sa respiration un peu haute était fréquente, etc. A l'ouverture du cadavre, je ne trouvai rien de remarquable dans le siège primitif de la tumeur; toute l'arrière-bouche, le voile du palais, le pharynx, la glotte et la partie supérieure de l'œsophage étaient très-phlogosés. Le larynx et la trachée contenaient une membrane, un peu plus épaisse que celle du croup des enfans, qui s'étendait jusqu'à la division des bronches. Cette membrane peu adhérente à la trachée, l'était beaucoup à la partie inférieure du larynx; elle était déchirée, et on n'en voyait que quelques lambeaux encore adhérens à la membrane muqueuse. Les ramifications des bronches étaient phlogosées (1).

(1) Mon père a été à même d'observer une

Telles sont les causes disposantes et déterminantes de cette affreuse maladie qui règne presque toujours d'une manière épidémique, quoique ne présentant jamais

---

maladie semblable chez un sujet de cinquante-huit ans, qui en est guéri. Cette observation qui ne peut laisser aucun doute sur le diagnostic de la maladie qui en forme le sujet, est fort belle. En général le croup des adultes s'observe fort peu, les enfans seuls y sont sujets, et cela à cause de la plus grande abondance des sécrétions lymphatiques à cet âge, et à cause de la disposition de la glotte qui ne présente avant la puberté que la moitié des dimensions qu'elle a à cette époque, et non, comme l'ont prétendu exclusivement quelques auteurs, au peu d'énergie des puissances expiratoires chez les enfans, qui les empêche, selon eux, de rejeter par les crachats, la matière épaisse accumulée dans le larynx, par l'inflammation de la membrane muqueuse. L'inspection anatomique des organes, dans les différens âges, a donné l'explication véritable, et ce serait vouloir se refuser à l'évidence que de ne pas reconnaître que ce n'est qu'à l'extrême resserrement de la glotte, chez les enfans, qu'on doit attribuer la fréquence de cette maladie chez eux.

de caractères contagieux (1) ni héréditaires.

Quant aux symptômes qui distinguent le croup des autres maladies qui lui ressemblent, toujours aigue, rarement chronique (2), mais quelquefois sujette aux

---

(1) Nous croyons pouvoir avancer cette opinion, malgré celle de *Rosen de Rosenstein* (*Traité des maladies des enfans, traduct. du Suédois*), parce que les observations qu'il rapporte sont insuffisantes, et qu'il est peut-être le seul avec le docteur *Wichman*, médecin allemand, qui ait manifesté cette opinion. Les mêmes causes, chez deux mêmes sujets, peuvent fort bien donner naissance à la même maladie, sans que pour cela on soit autorisé à croire qu'il y ait eu contagion; plusieurs fois nous avons vu des enfans de la même maison, atteints en même temps du croup, mais ces exemples sont assez rares, et jamais aucun des caractères qui manifestent la contagion, ne se sont présentés d'ailleurs. M. *Payen*, chirurgien en second de l'Hôtel-Dieu, m'a dit avoir été appelé pour trois enfans de la même famille, affectés du croup, l'aîné, qui se portait fort bien, couchait avec ses frères, et n'en souffrit aucunement.

(2) Il n'y a même aucune observation précise de croup véritablement chronique, c'est-à-dire de longue durée; peut-être même celles rapportées par les auteurs ne sont-elles autre chose que des

récidives (1), cette maladie avait dans l'épidémie d'Orléans, de 1806, que nous avons

---

phthisies laryngées, qu'il est facile de confondre avec la maladie que nous traitons ; néanmoins je n'ai pas cru devoir rejeter tout-à-fait cette espèce de croup, ayant été à portée d'en recueillir un exemple moi-même, chez une femme adulte que j'ai traitée à l'Hôtel-Dieu, et qui, depuis huit ans, éprouve dans la région du larynx et de la trachée, une douleur avec des quintes fréquentes de toux, pendant lesquelles elle rend des membranes analogues à celles du croup aigu des enfans. Le croup chronique tiendrait-il seulement à l'âge adulte? c'est ce que l'expérience confirmera un jour.

(1) Trop d'exemples malheureux se sont offerts en preuve de ce que j'avance. Le plus frappant, et celui dont mon cœur conservera long-temps le souvenir, par les circonstances qui l'ont accompagné ; c'est la mort du jeune de Q. . . . . . Après avoir été atteint du croup deux fois en une même année, il succomba à une troisième attaque, et réduisit au désespoir une famille respectable qui voulut, malgré nos prières, et malgré l'horreur d'un pareil spectacle, assister à l'ouverture que nous fîmes du cadavre, et reconnaître avec nous la cause d'une mort aussi précipitée ; elle ne se trouva que trop évidente, puisque la membrane qui se forme presque toujours à la suite des inflammations du larynx, était encore adhérente à l'organe.

été à même d'observer, une marche plus ou moins rapide, et qui s'annonçant d'abord par un sentiment de tristesse remarquable, un assoupissement involontaire, un peu de chaleur sur toute la surface du corps, et par une petite toux sèche qui ne différait d'abord en aucune manière des autres toux catarrhales, ne laissait bientôt plus de doute sur l'existence de la maladie, par l'augmentation des accidens dont l'ensemble offrait à peu près les symptômes suivans :

Douleur vive et continue au fond de la gorge, sans aucune apparence d'altération ni d'inflammation aux parois de l'arrière-bouche, et sans aucune difficulté dans la déglutition ; gêne considérable dans les mouvemens d'inspiration et d'expiration, qui devenaient plus difficiles et plus douloureux, par fois intermittens ; dispositions de la tête à se jeter en arrière lorsque l'enfant toussait avec violence ; pouls irrégulier, serré et fréquent ; bouffissure et rougeur insensible du visage ; chaleur presque toujours brûlante ; enfin toux rauque, rare et courte qu'en-vain les auteurs ont voulu définir et com-

parer au son que rendent divers instrumens, ou au cri d'un jeune coq qu'on veut étrangler, mais qui portait avec elle un caractère particulier qu'il serait impossible de rendre exactement (1).

A ces symptômes pathognomoniques, c'est-à-dire, propres à la maladie que nous traitons, on pourrait joindre l'apparition, par les crachats, de mucosités plus ou moins consistantes, quelquefois même de lambeaux membraniformes, blanchâtres, sans odeur, et sur lesquels on semblait appercevoir quelques traces de petits vaisseaux sanguins (2); mais ces concrétions que le malade rendait quelquefois par les efforts de la toux, quelquefois par ceux du vomissement (3), que le

(1) Un médecin de Paris, le professeur *Pinel*, a si bien considéré le son rendu dans cette maladie, comme modifié d'une manière toute particulière, qu'il propose d'adopter, pour l'exprimer, un mot spécifique, celui de *toux croupale*, par exemple.

(2) Le professeur *Chaussier* partage notre opinion à cet égard.

(3) *Bayley* (*cases of the angina trachealis, etc.*, 1781, *in Lond. méd. journ.*), dit n'avoir jamais vu rendre ces concrétions aux enfans qu'il a traités

médecin cherchait même à provoquer presque toujours, ne pourraient être présentées comme signes pathognomoniques, puisqu'elles sont communes à l'altération de beaucoup d'autres membranes muqueuses (1), et qu'elles n'existent d'ailleurs pas

---

du croup. Dans l'épidémie d'Orléans, de 1806, un cinquième des malades nous a mis à même de les observer. On trouve également dans les Mémoires de la S. R. de médecine, tom. 11, la description d'un croup rapportée par M. *Mahon*, de Chartres, qui dit avoir vu un enfant de six ans, sujet à l'enrouement, et qui, après de violens efforts de toux, et au quatrième jour de sa maladie, rejeta, mais de lui-même et sans provocation artificielle, un lambeau membraniforme de la longueur d'environ seize millimètres, et d'un peu moins de largeur, recouvert des deux côtés d'un mucus blanc; la maladie continua néanmoins, et le malade succomba le onzième jour.

(1) Les petites portions de membranes que l'on voit rendre si souvent dans la dyssenterie, dans les catarrhes de la vessie, etc., sont absolument de la même nature que la membrane formée dans le larynx. On se rappelle l'observation rapportée par le docteur *Pomme*, qui dit avoir été appelé pour Mad. la Comtesse de Belzunce, laquelle rendit, avec des selles abondantes, une exfoliation de la tunique

toujours dans cette maladie; cependant, quand elles se manifestent, le docteur *Schewilgué*, les regarde comme devant, par leur inspection, aider le diagnostic d'une manière concluante. Suivant lui, quand ces concrétions sont couenneuses, entières, membraneuses, insolubles dans l'eau froide et l'eau bouillante, dissolubles seulement dans les alkalis étendus d'eau; elles proviennent le plus souvent du larynx, de la trachée-artère, ou des premières ramifications des bronches, et peuvent servir alors à assurer le diagnostic en faveur de la maladie qui nous occupe; mais au contraire, quand ces concrétions ne sont que pulpeuses, filantes, faciles à rompre, à diviser, qu'elles rendent visqueuse l'eau où on les agite, qu'elles blanchissent, par la chaleur, l'eau

---

interne des intestins, d'une aune de longueur. Ces résultats de l'inflammation des membranes muqueuses, sont donc un mode d'inflammation qu'adopte souvent ce système important de notre économie. L'expérience prouvera peut-être un jour qu'il doit y avoir aussi identité dans les indications du traitement.

bouillante et les alkalis, elles dérivent presque toujours des dernières ramifications des bronches, et appartiennent par conséquent plutôt aux catarrhes pulmonaires et aux fluxions de poitrine. Cette observation, qui annonce le zèle et les talens observateurs du praticien qui la rapporte, n'est peut-être pas assez prouvée encore pour qu'on puisse l'admettre, avec la même confiance que semble lui donner M. *Schewilgué ;* mais je pense qu'on ne doit pas la rejeter non plus. Un médecin prudent doit recueillir tout ce qui tend à l'éclairer sur le diagnostic de la maladie qu'il cherche à découvrir, et l'expérience que nous venons de relater, peut être d'un grand poids dans diverses circonstances où son esprit chancelle. Du reste, l'affreuse maladie que nous décrivons, ne laissait malheureusement que fort peu de temps à réfléchir ; car, après une durée de quatre ou cinq jours (1) et quelquefois de

---

(1) *Halenius* cité par *Schewilgué* rapporte avoir observé une angine membraneuse qui dura dix-huit jours. Nous avons été à même d'en observer qui durèrent sept, huit et dix jours.

48, de 24 et 12 heures seulement (1), elle se terminait, tantôt par la mort, et alors l'ouverture ne laissait point de doute sur le siége de l'affection (2), tantôt par d'autres

---

(1) L'enfant d'un aubergiste du faubourg Saint-Vincent, était bien portant le 28 octobre 1806; le 28 soir, il s'assoupit au coin du feu, toussa peu, but facilement, mais pouvait à peine respirer. Il se trouva atteint, en moins de six heures, d'une toux croupale, qui effraya les parens; je proposai le vésicatoire, il fut mis tardivement; dans la nuit l'enfant mourut.

(2) Dans toutes les ouvertures de cadavre que nous fîmes après ces terminaisons malheureuses, nous avons toujours remarqué que la surface de la membrane muqueuse du larynx, vers sa partie supérieure, était rouge, présentant quelquefois une couche membraniforme, épaisse, plus ou moins adhérente, mais ayant en général peu d'étendue; quelquefois le larynx et même la trachée étaient remplis d'une matière puriforme, abondante, jaune et pulpeuse; quelquefois encore je n'ai reconnu autre chose qu'un point inflammatoire de la largeur d'une lentille, sur lequel s'était organisée une espèce de petite crête irrégulière, adhérente, et tout-à-fait semblable aux portions de la membrane que les enfans, atteints du croup, rendent parfois, les deux ou trois premiers jours de cette

maladies, et alors les accidens qui survenaient n'étaient pas moins à redouter quelquefois que la maladie primitive (1); tantôt aussi par la santé, et ce n'était presque toujours que quand les moyens convenablement indiqués étaient appliqués dès l'origine de la maladie. Aussi est-il bien important d'être

---

maladie. Toujours j'ai trouvé les organes circonvoisins, les poumons, etc., sains, à moins qu'il n'y ait eu complication primitive.

(1) Telles étaient les expectorations chroniques, les phthisies laryngées, etc. J'ai vu deux exemples de cette dernière terminaison, l'un chez l'enfant d'un perruquier qui a eu beaucoup de peine à triompher du mal, et que Monsieur le chirurgien en chef des enfans trouvés à Paris, jugea atteint de la phthisie laryngée, et l'autre sur la petite fille d'un vigneron des environs d'Orléans, qui est morte à l'Hôtel-Dieu, et qui nous a laissé voir, par l'autopsie, un ulcère bien manifeste, vers les premiers anneaux de la trachée. L'enrouement est une maladie légère, mais tenace quelquefois, qui succède assez souvent aussi à la guérison du croup. Le fils de Monsieur Pilon, pharmacien à Orléans, après avoir rendu, dans le cours du traitement, plusieurs membranes bien manifestes, présenta ensuite ce caractère d'une manière tout-à-fait sensible.

assez pénétré des caractères qui distinguent cette affection, pour être à même de prononcer sur sa nature, aussitôt que les premiers symptômes s'en manifestent. En vain quelques personnes prévenues se refuseraient à croire à l'existence de cette maladie chez un sujet traité, parce que la guérison leur aura semblé trop précipitée; plusieurs exemples s'offrent tous les jours aux praticiens de cette promptitude dans le succès d'un moyen indiqué. La saignée, dans les fièvres synoques, ne guérit-elle pas le malade presque par enchantement? l'oubli de ce moyen n'entraîne-t-il pas la mort dès les premières 24 heures? l'opium donné dès le commencement même d'une dyssenterie, n'arrête-t-il pas tout à coup le flux sanguin comme le quinquina arrête un accès de fièvre etc. etc.? Élever des doutes à ce sujet, chercher à les faire naître chez les autres, c'est vouloir se refuser à l'évidence, c'est vouloir exposer les mères de familles à une indifférence, qui pourrait être funeste à leurs enfans. Pour moi, je le confesse, je ne crois pas si facilement qu'on se trompe

sur le diagnostic d'une maladie qui a d'ailleurs des caractères si évidens pour un esprit un peu observateur. Jai vu beaucoup de croups, j'en ai vu un grand nombre guérir très-promptement, par les moyens que nous indiquerons bientôt; mais jamais il ne m'est venu en idée d'avoir agï contre une maladie qui n'existait pas, et mon esprit, dans certaines circonstances, fût-il incertain sur l'existence bien manifeste du croup, chez un enfant qui n'offrirait que quelques-uns des principaux symptômes qui le caractérisent, j'aimerais mieux encore croire à la maladie, employer, pour en arrêter les progrès, des moyens qui ne peuvent nuïre en rien à l'enfant, que de rester par amour-propre, insouciance ou tâtonnement, dans une expectation qui peut le tuer.

CHAPITRE II.

Des complications du Croup, et des modifications que ces complications entraînent dans les symptômes qui lui sont ordinaires.

ARTICLE PREMIER.

Réflexions sur les complications en général.

APRÈS avoir considéré le croup dans toute sa simplicité, c'est-à-dire, isolé et séparé des maladies auxquelles il peut être uni, il me reste à l'envisager dans ses complications, c'est-à-dire, dans les différens ensembles qu'il compose, lorsqu'il est réuni à d'autres maladies. Cette considération qui peut sembler indifférente à quelques personnes prévenues contre les méthodes analytiques en médecine, est cependant d'un grand intérêt pour le traitement, si l'on veut réfléchir un instant à l'influence que peut avoir sur une affection, quelle qu'elle soit, sur la complication d'une autre maladie

qui vient co-exister avec elle dans le même sujet ; car cette influence n'est pas la même toujours, elle varie suivant le mode de complication qu'ont entr'elles les deux maladies ; or, ce mode peut se présenter sous quatre aspects différens. En effet supposons le croup, par exemple, uni ou compliqué avec telle ou telle maladie, chez quatre sujets différens, mais ayant le même âge, le même tempérament, les mêmes habitudes, etc.

Chez le premier de ces sujets, le croup ne peut-il pas, sans influencer la maladie complicante, ni être influencé par elle, co-exister avec elle néanmoins (1) ?

---

(1) J'ai vu le fils de M. T....., restaurateur, atteint tous les matins d'une fièvre dite *cachée*, qui se manifestait tous les jours à sept heures précises, par la perte de sensibilité des mains et des pieds, par la pâleur de la peau, et la couleur violette des ongles. Cette maladie contre laquelle on avait fait, dans l'espace de six semaines, plusieurs remèdes inutiles, se compliqua enfin d'un catarrhe pour lequel je fus appelé, et que je reconnus être, d'une manière évidente, de la nature du catarrhe trachéal, ou *croup*. Fort des succès que nous avions si souvent obtenus du vésicatoire, dans ces circonstances pressantes, je conseillai de suite

Chez le second, le croup ne peut-il pas, en exerçant avec la maladie complicante une mutuelle influence, exister avec elle, et en être la cause (1)?

---

son application ; mais on crut devoir me faire remarquer que l'enfant était affecté depuis quelque temps d'une maladie fort singulière qui peut-être contre-indiquait le moyen que je proposais. Persuadé que cette affection n'était autre chose qu'une de ces fièvres cachées dont parle *Casemir Medicus*, je déclarai qu'elle ne pouvait être la cause du catarrhe pour lequel j'étais consulté, que la constitution régnante nous éclairait assez d'ailleurs sur la véritable cause qui l'avait produite, et que mon avis était de ne point perdre un instant pour l'application du vésicatoire, et de ne faire aucune attention, pour le moment, à la maladie complicante, ce qui fut écouté fort heureusement pour le malade, qui fut hors de danger le troisième jour. Le lendemain et le surlendemain de l'invasion du catarrhe trachéal, les mains à l'heure accoutumée pâlirent, les ongles devinrent violets, mais les symptômes du croup n'en souffrirent aucun dérangement, et je fus à même, huit jours après sa guérison, de donner le vin de *Seguin*, qui triompha de la fièvre, au grand étonnement des personnes qui entouraient le malade.

(1) L'emphysème, ou infiltration d'air dans le tissu cellulaire, dont fut atteint le jeune Tr..., dont

Chez le troisième, le croup ne peut-il pas, en exerçant avec la maladie complicante une mutuelle influence, exister avec elle et en être l'effet (1) ?

Chez le quatrième enfin, le croup ne peut-il pas être ni la cause ni l'effet de la

---

nous rapporterons l'histoire détaillée dans un de nos derniers chapitres, est un exemple frappant de cette complication. Causée par le déchirement d'un des cerveaux de la trachée qui n'avait pu résister, dans les angoisses de la suffocation, aux efforts que faisait l'enfant dans les mouvemens réitérés d'expiration et d'inspiration, cette maladie persista avec la même intensité jusqu'au moment où la suffocation fut complète.

(1) Beaucoup des croups que nous fûmes à même d'observer dans le cours de l'automne de 1806, étaient compliqués de catarrhes pulmonaires qui avaient avec le croup, le mode de complication que nous indiquons ici. Cause ordinaire de cette maladie, les catarrhes pulmonaires de cette constitution marchaient en même temps que le croup, vers la terminaison critique, à laquelle tendent toutes les maladies quelles qu'elles soient ; aussi obtenait-on un succès aussi remarquable dans ce cas, en agissant contre l'affection primitive, qu'en dirigeant les moyens curatifs vers le croup lui-même.

maladie compliquante, et exercer cependant avec elle une mutuelle influence (1) ?

Ces quatre suppositions peuvent avoir lieu, elles sont dans la nature; or, serait-il raisonnable, lors même que diverses maladies seraient à peu près représentées par les mêmes symptômes (2), de n'établir aucune distinction entr'elles, de leur appliquer le même traitement ? je ne crois pas que ce puisse être l'opinion d'aucun praticien un peu exercé.

Du reste ce n'est point ici le moment de

---

(1) La plupart des complications du croup avec les fièvres inflammatoires générales, sont de ce genre, presque toujours elles augmentent l'intensité du croup.

(2) En effet, deux maladies peuvent être compliquées de différentes manières, chez des sujets de même constitution, offrir entr'elles, dans chacun d'eux, l'un des quatre modes de complications dont nous venons de parler, présenter par conséquent des distinctions peu sensibles dans l'ensemble des symptômes, et cependant exiger un traitement tout différent, comme il est facile de le sentir. C'est ce que nous développerons d'ailleurs dans les derniers chapitres de ce petit ouvrage.

nous étendre davantage sur l'importance de la considération des complications en médecine ; il suffit de rappeler que deux maladies, chez différens sujets du même âge, de même tempérament, de mêmes habitudes, peuvent offrir dans chacun d'eux, un mode de co-existence différent, et exiger par conséquent de la part du médecin un traitement particulier.

Nous reviendrons sur cet article en parlant du traitement qui convient au croup, et quoiqu'il soit un peu abstrait, nous espérons cependant le rendre assez intelligible pour que chacun soit à portée d'en sentir tout l'avantage. Nous allons seulement indiquer, dans le paragraphe suivant, les diverses complications de croup que nous avons rencontrées dans la constitution automnale de 1806, et le caractère que ces complications donnaient aux symptômes qui en résultaient.

ARTICLE II.

Tableau des complications les plus remarquables du croup, pendant la constitution automnale de 1806.

C'est dans les épidémies, que la nature nous présente le vaste tableau des complications des maladies entr'elles. Là, les maladies complicantes sont en masse ; là, la maladie régnante peut être comparée à un point central auquel elles viennent aboutir, comme autant de rayons. En général, en médecine, comme dans toutes les autres sciences, on ne trouve les grands résultats, que dans la multiplicité des rapports qui supposent toujours la multiplicité des objets qui en sont le terme ; les épidémies sont les seuls moyens de recueillir ces rapports si intéressans pour la science ; mais les médecins qui ont été le plus à même de profiter de ces avantages incomparables, ne nous ont encore rien laissé de suffisant pour établir la science des complications de l'angine trachéale ou croup, et la constitution automnale de 1806 nous

nous a présenté peu d'observations importantes à cet égard.

Je vais parcourir les cinq grandes classes de maladies qui composent le grand tout nosologique du professeur *Pinel* (1); j'indiquerai dans chacune d'elles, celles des maladies que j'ai vues se compliquer avec le croup.

a.) *Complications du croup avec les fièvres.* Parmi ces complications, les plus communes ont été celles du croup avec la *fièvre inflammatoire*, et alors le pouls était vif, la douleur de tête très-vive, la peau ardente et un peu rouge, les urines rares et colorées; il y avait presque toujours chaleur et rougeur des organes de l'arrière-bouche; la respiration était courte et sifflante, la toux *croupale* plus répétée et plus vive, enfin tous les symptômes tenaient de l'état inflammatoire, et avaient une marche des plus aigues. Le

(1) Le professeur *Pinel*, réduit tout l'ensemble des maladies à cinq classes principales, savoir : les *fièvres primitives*, les *phlegmasies*, les *hémorrhagies*, les *nevroses*, et les *maladies lymphatiques*.

fils du domestique de M. de Vand.., est mort de cette complication du croup.

Quant à celle du croup avec la *fièvre bilieuse*, je n'en ai vu qu'un exemple, encore n'était-il pas bien marqué ; ce fut chez l'enfant de M. de F..., il y avait enduit jaunâtre de la langue, un peu de fièvre, tension de l'abdomen, évacuations colliquatives, etc., et tous les symptômes de la maladie que nous traitons.

J'ai rapporté une observation de complication du croup avec les *fièvres intermittentes*, dites *cachées* ; c'est la seule que j'aie été à même de recueillir.

b.) *Complications du croup avec les phlegmasies ou inflammations.* Parmi ces sortes de complications, on a vu souvent *l'angine gutturale* compliquée avec le croup ; les amygdales étaient alors gonflées ; presque toujours il y avait rougeur de l'arrière-bouche et difficulté d'avaler. En général, dans ces complications du croup, les symptômes de la maladie que nous décrivons paraissaient moins intenses, et présentaient quelques difficultés dans le diagnostic.

La complication du croup avec les *catarrhes pulmonaires* n'a pas moins été observée ; mais, dans ce cas, les symptômes du croup prédominaient presque toujours et supprimaient ou suspendaient ceux du catarrhe, qui, après la guérison du croup, reprenait quelquefois sa marche primitive et avançait vers sa terminaison, comme si aucune complication n'était venue le déranger.

J'ai remarqué que le *coriza* ou *catarrhe nasal* était encore une des complications les plus fréquentes du croup.

Quant à celle de cette maladie avec les *varioles* que *Reil* dit avoir rencontrée si souvent (1), je n'ai point connaissance qu'elle se soit présentée pendant la constitution automnale de 1806. *L'angine gan-*

(1) Selon lui, dans cette complication, c'est le sixième, septième ou huitième jour, à l'époque où la suppuration doit avoir lieu, (rarement lors de l'éruption ou de la dessiccation, et plus rarement encore après celle-ci), que l'invasion du croup se manifeste. (*Memorabilia clinica med. pract. fasc.* 3).

gréneuse n'a pas été observée davantage, et cette complication dont parlent quelques auteurs, n'a peut-être jamais existé; c'est à tort que l'on a cité, dans quelques ouvrages, l'angine gangréneuse de *Bayley*; il n'y a nullement de complication du croup dans cette observation. En effet, le cinquième jour de la maladie que *Bayley* a été à même de remarquer, la respiration était très-difficile, l'expectoration accompagnée d'un son rauque, la voix très-aigue et élevée, et dès le septième jour, le malade mourut; mais à l'ouverture du cadavre, on trouva toute la surface de l'arrière-bouche ulcérée et recouverte d'une escarre noirâtre; les tonsilles étaient presque entièrement détruites, tandis que l'intérieur du tube aérien ne présentait aucune trace d'ulcération, d'inflammation ni de couenne.

J'ai cité l'observation d'une complication de croup et de *rhumatisme* chez une femme adulte.

c.) *Complications du croup avec les hémorragies.* Quelquefois l'hémorragie du nez accompagne les symptômes du croup; mais

ce symptôme n'est que l'effet de la maladie primitive, et un effort salutaire de la nature vers la guérison. Aussi dans trois observations de croup, où j'ai été dans le cas de rencontrer cette complication, j'ai remarqué que les symptômes du croup étaient moins intenses que dans les croups simples.

d.) *Complications du croup avec les névroses.* Les convulsions sont des accidens qui se joignent quelquefois au croup.

e.) *Complications du croup avec les maladies lymphatiques.* Je ne connais que l'observation du jeune Tr., qui ait offert une complication d'emphysème bien manifeste, et celle d'un jeune enfant de Beauce qui fut atteint du croup, pendant le cours d'une anasarque dont il mourut. L'ouverture n'a pu être faite.

En général, cette maladie s'est présentée à l'observation de tous les praticiens pendant la constitution de 1806, presque toujours isolée, et le peu de complications qu'on a été à portée de recueillir, ont été presque généralement avec les maladies inflammatoires. Néanmoins, dans le dernier chapitre

de cet ouvrage, c'est-à-dire, lorsque nous parlerons du traitement qui convient à cette cruelle maladie, non-seulement nous indiquerons le traitement qui a été suivi avec le plus de succès dans les diverses complications que nous venons de rapporter, mais encore nous établirons des bases certaines pour diriger le traitement de quelque complication que ce puisse être, et quel que soit le mode que ces complications puissent adopter.

SECONDE PARTIE.

Indications curatives ou traitement du Croup.

On ne peut avoir que des idées imparfaites d'un objet que l'on considère en masse ; pour l'approfondir, il faut nécessairement isoler chaque partie, l'examiner sous tous ses rapports ; ensuite, étudier les phénomènes qui sont propres à chacune de ces parties. Nous sommes entrés dans quelques détails, en donnant la description du croup ; nous allons maintenant indiquer la marche que nous avons suivie pendant la constitution automnale de 1806, pour le traitement de cette affreuse maladie. Modifiés sur les différences qu'elle a présentées dans les circonstances particulières qui la faisaient varier, les moyens curatifs que nous avons successivement employés ont toujours reposé, 1.° sur la nature de l'affection ; 2.° sur

la conformation des organes affectés ; 3.° sur les causes qui tendaient à la produire ou à y disposer ; 4.° sur les symptômes qui en étaient le résultat malheureux ; 5.° enfin sur les diverses complications qui venaient la modifier.

Nous allons faire sentir, dans les chapitres suivans, comment chacune de ces circonstances importantes peut offrir autant d'indications curatives (1).

---

(1) J'aurais pu donner moins d'étendue au traitement de la maladie que nous décrivons ; mais outre qu'un Manuel ne peut indiquer avec trop de précision la marche à tenir dans l'application des moyens curatifs qu'il conseille, j'ai cru devoir profiter de cette occasion favorable, pour remplir la promesse que j'ai faite au public, de développer un jour la méthode que j'ai adoptée dans l'essai sur le rhumatisme que j'ai publié, il y a quelques années. La manière dont en ont parlé plusieurs sociétés savantes, m'ont fait penser que cette méthode pouvait avoir quelqu'avantage ; et si je dois des remercîmens à quelques praticiens éclairés, et entr'autres au rédacteur de la Gazette médicale de Salzbourg, au professeur *Hastenkeil*, et au docteur *Fischer*, d'Hildbourghausen, qui a traduit mon ouvrage en allemand, je ne désire pas moins mériter

CHAPITRE I.

Indications relatives à la nature de la maladie.

Nous avons dit, en définissant le catarrhe trachéal ou croup, que c'était une inflammation de la membrane muqueuse du larynx, quelquefois de celle qui revêt les parois de la trachée, quelquefois encore de celle qui parcourt les ramifications des bronches. Etant pénétré de la vérité de ce diagnostic, par l'identité des symptômes du croup, avec ceux qui sont communs à l'inflammation de toutes les membranes muqueuses, l'indication qui devait nous frapper d'abord, celle qui appartient d'ailleurs à toutes les inflammations du système muqueux, était la

---

d'eux, par le nouvel ouvrage que je publie aujourd'hui. Basé sur les mêmes principes que ceux sur lesquels je me suis appuyé, en traitant de l'histoire, des divisions et des complications du rhumatisme, ce Manuel sur le croup renferme, d'une manière également philosophique et précise, des vues de traitement à l'égard de quelque maladie que ce soit.

diminution à opérer de l'excitation des propriétés vitales de l'organe affecté, excitation qui, dans l'altération de ces membranes, produit une espèce de crispation qui arrête d'abord les sécrétions et les provoque ensuite avec abondance.

En effet, plus cette excitation des propriétés vitales organiques persiste, plus les sécrétions doivent être lentes, plus l'organe ordinairement enduit d'un fluide muqueux qui le garantit de l'impression des corps étrangers auxquels il donne passage, doit être affecté facilement, plus le fluide muqueux doit contracter d'ailleurs ce caractère d'âcreté qui ne contribue pas peu quelquefois à entretenir le mal, qui en augmente presque toujours les accidens.

Aussi tous les moyens capables de diminuer cette excitation des propriétés vitales de l'organe affecté, ont toujours été employés avec promptitude par les praticiens éclairés; je réduis ces moyens de médication atonique à quatre sortes : moyens atoniques locaux ou directs; moyens atoniques dirigés sur les organes voisins de l'organe affecté, dans la

vue de débiliter par contiguité ; moyens plus ou moins excitans, établis sur les organes voisins du siége de la maladie, dans la vue d'opérer une dérivation avantageuse et de débiliter, pour ainsi dire, l'organe affecté par révulsion.

Ces indications curatives qui toutes sont prises dans la nature, demandent à être modifiées suivant la sensibilité propre de chaque portion de membrane muqueuse. Nous allons indiquer les moyens qui ont réussi le plus généralement dans le catarrhe trachéal ou croup.

Article premier.

Remèdes atoniques locaux.

Parmi les moyens atoniques locaux ou directs qu'on a le plus souvent employés dans le traitement de la maladie que nous décrivons, les inspirations de vapeurs sont les seules qui puissent être mises en usage.

Le professeur *Pinel* recommande les inspirations fréquentes de l'éther sulfurique ; mais ce moyen qui peut sembler avantageux d'abord, ne m'a jamais réussi, et je ne

pense point qu'il puisse être adopté avec succès, vu la sensibilité excessive dont jouit la membrane muqueuse du larynx, et la propriété qu'ont tous les spiritueux, quelle que soit leur forme, de porter de l'irritation sur le système nerveux.

Les inspirations de vapeurs émolientes me semblent beaucoup mieux indiquées; je les ai employées plusieurs fois, mais je ne puis assurer qu'elles aient modéré la douleur d'une manière bien sensible.

Un moyen sur lequel je compterais beaucoup plus, c'est l'inspiration d'une eau dans laquelle on aurait fait bouillir une ou deux têtes de pavots; cette fumigation, il est vrai, ne pourrait être conseillée que dans l'origine même de la maladie, car plus tard elle pourrait être funeste; mais je pense qu'elle agirait vraisemblablement sur la membrane muqueuse du larynx, avec le même succès que l'opium agit sur celle des intestins, si elle était recommandée dès les premiers momens de la maladie. La seule fois du reste, où j'aie été à même d'employer ce moyen, me prouva quel avantage on pourrait en

tirer, si l'on savait en faire usage ; ce fut sur un nommé *Casset*, imprimeur, qui fut atteint dans le mois de décembre 1806, d'un catarrhe trachéal bien caractérisé. Ce malheureux jeune homme, âgé de 36 ans, se portait bien la veille du jour où le croup se manifesta; mais dans la nuit du 20 au 21, il sentit tout à coup, en se réveillant, une forte démangeaison au fond de la gorge, et une difficulté singulière à respirer, dans certains momens sur-tout; je le vis le matin du 21, il n'y avait point de fièvre, l'arrière-bouche était dans l'état naturel, je lui prescrivis une légère infusion de bourrache, et je l'engageai à se lever. Quel fut mon étonnement quand, vers le déclin du jour, on vint me chercher à la hâte, m'assurant qu'il était dans le dernier état de suffocation! Dès la première inspection, je fus éclairé sur la nature du mal; l'espèce de sifflement qu'il faisait entendre dans les mouvemens d'inspiration et d'expiration, la toux évidemment *croupale* dont il était atteint depuis deux ou trois heures, et cette disposition de la tête à se jeter en arrière toutes

les fois qu'une quinte de toux voulait le prendre, me confirmèrent dans l'idée que que j'eus de suite que le malade était affecté d'un catarrhe trachéal ; je lui appliquai moi-même, un large collier de vésicatoire à la partie antérieure du cou, je lui ordonnai une potion faite avec quatre onces d'eau de tilleul, une once d'oxymel simple, deux grains d'ipécacuanha, et une demi-once de sirop de diacode, et je recommandai qu'on lui donnât, le soir même, un lavement avec le sulfate de soude. Le lendemain matin, je le vis, il était encore très-oppressé, mais il me fit voir une portion de membrane qu'il avait rendue, dans les efforts de la toux : je continuai les mêmes moyens conseillés, et le troisième jour de la maladie il se sentit soulagé ; néanmoins, comme il lui restait une démangeaison pénible au fond de la gorge et un enrouement continuel, j'eus l'idée des vapeurs d'infusion de têtes de pavots, et le malade s'en trouva si bien, que, le cinquième jour, il n'avait déjà plus que le souvenir du danger qu'il avait couru.

Tels sont les moyens atoniques locaux ou

directs, que l'on peut indiquer avec le plus de succès. *Home* conseille encore, dans tous les temps même de la maladie, la vapeur d'une infusion de sureau aiguisée avec un peu de vinaigre (1); *Crawfort*, les vapeurs huileuses; *Lentin*, celles d'une dissolution de gomme ammoniaque et d'opium : mais tous ces moyens également bons doivent être employés ou dans les premiers momens de la maladie, ou pour en aider la terminaison lorsque le danger est passé. Si l'inflammation est trop forte, et que l'on soupçonne qu'un

(1) L'intention de *Home*, en ajoutant aux vapeurs d'eau de sureau un peu de vinaigre, était de diviser par ce moyen l'humeur ténace du croup. Mais une expérience faite par M. *Mahon*, de Chartres, prouve que des portions de cette humeur muqueuse du larynx, soumises par lui à l'action du vinaigre, se sont noircies et ont acquis plus de consistance, au lieu de se dissoudre. Je ne sais jusqu'à quel point cette expérience peut avoir de fondement, mais toujours est-il vrai qu'en attendant de nouveaux essais, les fumigations de vinaigre devront être rejetées, si ce n'est dans l'origine de la maladie, où elles agissent alors comme atoniques et rafraîchissans.

amas de fluide muqueux remplit les voies aériennes, alors il faut avoir recours préférablement aux expectorans réduits à l'état de vapeur tels que l'oxymel scillitique, l'ipécacuanha etc.; du reste je ne sais jusqu'à quel point on doit avoir confiance à ces sortes de fumigations, auxquelles on attache sans doute beaucoup moins d'importance qu'elles ne le méritent.

Article II.

Remèdes atoniques par contiguité.

J'entends par remèdes atoniques, par contiguité, tous ceux qui dirigés sur les organes voisins du siége de la maladie, tendent à déterminer un effet analogue sur l'organe affecté.

Parmi ces sortes de remèdes, ceux qui sont regardés comme les plus évidemment salutaires, sont les boissons mucilagineuses, et les saignées locales; le liniment fait avec l'opium et le camphre, et appliqué en frictions ou en topique sur la région trachéenne du cou, a été fort préconisé aussi par le professeur *Pinel*, ainsi que les cataplasmes muci-

lagineux de racine de guimauve officinale, de feuilles de mauve sauvage, de semence de lin usuel, de celles de pivoine et de coing, etc., et les cataplasmes de farine d'orge, de seigle et de froment. Les fomentations huileuses sont moins usitées, et peuvent être sujettes à des inconvéniens, si on les maintient quelque temps sur la peau, parce qu'alors l'huile se rancit et peut occasionner un érésipèle.

Quant aux bains, que *Brewer* et *Delaroche*, disent avoir employés avec succès, ils sont peut-être indiqués comme devant diminuer l'irritation critique, et parce qu'ils agissent sur un des organes qui sympathisent le plus avec les membranes muqueuses; mais je ne les ai jamais employés que dans une complication du croup avec les convulsions.

En résultat, ces sortes de remèdes atoniques, à l'exception des saignées locales, ne doivent être regardées que comme de très-légers palliatifs, et peuvent être conseillés dans tous les temps de la maladie : ils doivent leurs succès aux sympathies évidentes de toutes les portions de membranes muqueuses

entr'elles, et à celles que ces membranes ont avec le système cutané.

Article III.

Remèdes atoniques par révulsion.

Cette troisième espèce de remèdes débilitans, n'est autre chose que l'ensemble des divers excitans que l'on applique sur les organes circonvoisins du siége de la maladie, afin de tâcher de détruire une petite inflammation par une plus grande : c'est spécialement parmi ces moyens curatifs que se trouvent les véritables spécifiques de la maladie que nous traitons : les saignées locales, les vésicatoires, les vomitifs sont de ce nombre. Les vésicatoires sur-tout sont regardés comme les spécifiques par excellence dans ces sortes de maladies, et en effet, d'après l'opinion que les médecins ont de la dérivation et de la révulsion, ce moyen doit être d'un grand intérêt pour la cure de l'angine trachéale, s'il est appliqué sur-tout le plus près possible de l'organe affecté (1) ; car

(1) Pendant la constitution automnale de 1806,

dès lors que les symptômes du croup se sont manifestés, la fluxion est formée, et l'on sait généralement qu'aussitôt qu'une fluxion est établie, on ne peut diminuer l'impétuosité de ce que nous appelons en médecine le *raptus humorum*, qu'en appliquant les irritans le plus près possible de l'organe fluxionné (2). S'il était possible même de donner des caractères plus distincts des symptômes précurseurs de cette affreuse maladie, au moyen de vésicatoires appliqués aux jambes ou aux cuisses, avant que la fluxion soit encore assurée, on parviendrait peut-être à la faire avorter et à opérer la révulsion; mais il est difficile, pour ne rien dire de plus, de distinguer dans l'ensemble des signes précurseurs d'une maladie, l'espèce réelle qu'ils annoncent. Aussi ne sommes-nous avertis de l'existence du croup que lorsqu'il n'est plus temps d'employer les

---

mon père a constamment appliqué le vésicatoire en forme de collier, à la partie antérieure du cou.

(2) Outre que le vésicatoire agit, dans ce cas, comme révulsif, l'irritation qu'il produit ranime aussi les forces expectorantes, et le rend également avantageux dans les derniers temps de la maladie.

moyens préservatifs ; les remèdes les plus puissans et plus énergiques doivent être mis alors en usage, et rien ne doit être négligé pour en seconder l'effet.

Les *saignées locales*, recommandées dans le principe de la maladie, sont un des moyens dont nous avons presque toujours accompagné l'application des vésicatoires ; jamais nous n'avons pratiqué les saignées générales ; et si quelques auteurs, tels que *Bayley*, *Salomon*, *Ghisi*, (1) etc., veulent absolument que l'on débute par ce genre de médication ; d'autres au contraire, et *Desessart* sur-tout, en rejettent l'indication mal fondée. En effet, la marche de cette maladie est si rapide, qu'on ne saurait trop ménager les forces du malade, qui, lorsque la membrane commence à se former dans les voies aériennes, a besoin de tout le ressort possible, pour aider la nature à évacuer cet amas de mucus gélatineux qui s'accumule dans le larynx et même dans les bronches. En général, il est peu de circonstances où l'ou-

(1) *Lettere medice*, n.° 2, *in Cremona*, 1749.

verture des gros vaisseaux soit nécessaire chez les enfans, et parmi les saignées locales, il n'y a même que l'application des sangsues qui puisse être adoptée sans inconvénient ; encore les effets salutaires auxquels ce moyen a donné lieu quelquefois dans le traitement de l'angine trachéal, doivent-ils être attribués, moins à la diminution de la masse du sang, qu'à la détermination des points d'irritation établis dans les lieux de la section.

C'est aussi d'après les mêmes vues et dans les mêmes intentions, que presque tous les médecins ont préconisé *les potions émétisées* dans le traitement de cette horrible maladie. Plusieurs veulent qu'on les fasse précéder de saignées locales ou générales. Dans l'arrondissement d'Orléans, mon père les prescrivait simultanément avec les autres moyens, et c'était l'ipécacuanha qu'il prescrivait de préférence (1).

Du reste, il en est de ce remède relativement au croup, comme des *lavemens purga-*

---

(1) *Desessart* vante beaucoup un sirop que quelques-uns ont décoré, dit-il, du titre d'*héroïque*

tifs et des *pédiluves* qu'il est utile également de prescrire, afin d'employer à la fois tous les moyens de révulsion possible (1). Les *sternutatoires*, lorsque la présence de la couenne membraneuse est soupçonnée, sont également indiqués.

---

du croup; ce sirop, composé d'ipécacuanha, de tartrite de potasse antimonié, de séné, de sulfate de magnésie, de serpolet, de fleurs de coquelicot, de sucre et d'eau de fleurs d'orange, se donne par cuillerées à café, de distance en distance, et doit être continué jusqu'à ce que le vomissement ait procuré un soulagement sensible.

M. *Mongenot* dit avoir employé avec un égal succès, sur le jeune Ernouf, un de ses malades, un mélange de sirop de violettes et d'oxymel scillitique.

(1) Dans une notice du savant M. *Tourlet*, insérée dans un des Moniteurs du mois d'août 1807, ce praticien distingué fait part d'une observation, dans laquelle il attribue à deux lavemens drastiques, la guérison de sa fille, alors âgée de quatre ans, atteinte du catarrhe trachéal, et chez qui, ni l'ipécacuanha, ni les autres vomitifs et incisifs n'avaient produit aucun effet.

CHAPITRE II.

Indications relatives à la conformation des organes affectés.

Je ne veux faire mention, dans ce chapitre, que d'un seul moyen que les anciens ont préconisé dans tous les temps, que les modernes ont abandonné, et qui cependant offrirait peut-être un genre de médication fort avantageux, si les circonstances de l'appliquer se présentaient plus souvent. Je veux parler de la *bronchotomie*, opération conseillée d'abord par *Home*, *Crawfort*, *Rosen*, etc., simplifiée par *Michaelis*, et proposée de nouveau par le doct. *Richerand* qui, en faisant sentir les inconvéniens de la méthode de ses prédécesseurs, voudrait qu'on y substituât l'incision si facile et si peu dangereuse de la membrane cricothiroïdienne.

En effet, lorsque les lambeaux membraniformes qui s'accumulent dans la trachée-artère, parviennent à un degré d'organisation qui ne donne plus l'espoir de les voir

expulser par les efforts du vomissement ou de la toux, lorsque les symptômes de suffocation se manifestent enfin d'une manière évidente, de quel avantage ne serait point, pour le malade atteint du croup, l'ouverture du conduit aérien ? *Forestus*, *Rivière*, *Skenkius* et *Hippocrate* lui-même, la pratiquaient avec confiance, pourquoi repugnerait-on maintenant à une opération qui offre aujourd'hui tant de facilité dans l'exécution? Nous allons faire connaître, du reste, en quoi consiste cette opération.

La bronchotomie comprend l'incision de la trachée-artère ou *trachéotomie*, et celle du larynx ou *laryngotomie*.

Dans la première opération, il suffit de plonger la pointe d'un bistouri tranversalement entre deux cerceaux, ou longitudinalement sur un seul, et de rétablir ainsi la respiration interceptée, au moyen d'une canule établie entre les lèvres de l'incision, tandis que, par cette ouverture artificielle, on dépouille la trachée des portions de membranes qui la remplissent ; mais cette opération n'est pas sans quelques difficultés,

et

et a souvent l'inconvénient de répandre une certaine quantité de sang dans la trachée-artère, et de donner lieu par conséquent à des symptômes fâcheux de toux convulsive et de suffocation.

La seconde opération, c'est-à-dire, la laryngotomie offrirait des résultats bien plus satisfaisans, si elle était adoptée dans le traitement de l'angine trachéale; elle consiste à inciser transversalement le ligament cricothyroïdien, et à adapter, ainsi que dans la première opération, une canule d'argent qui rétablit artificiellement la respiration; quelquefois sans doute cette ouverture pourrait devenir inutile par le siége de l'engorgement de la trachée, qui, fixé au-dessous de l'incision pratiquée, intercepterait de même la respiration; mais du moins l'opération ne serait-elle accompagnée d'aucun danger, du moins présenterait-elle l'assurance d'un succès évident, quand la partie supérieure du larynx serait seule affectée. D'ailleurs, l'ouverture des cadavres nous a presque toujours montré l'altération du conduit aérien, dans la partie supérieure du

larynx, et les auteurs conviennent assez que la fausse membrane qui se forme dans le cours des voies aériennes, ne les bouche complètement que dans l'endroit où elles ont le moins de longueur, c'est-à-dire, vers celui qu'occupe la glotte.

La laryngotomie offrirait donc, dans le traitement du croup, une opération facile et presque toujours avantageuse. L'exemple suivant nous fera connaître quel fruit on aurait pu attendre de ce moyen héroïque, si l'incertitude des praticiens modernes était fixée à l'égard de cette opération, et si la tendresse des parens ne venait aussi quelquefois contrecarrer les intentions toujours désintéressées et paternelles du médecin observateur.

J'ai vu dans le mois de novembre 1806, le fils de M. Tr...., âgé d'environ deux ans et demi; la fraicheur de sa carnation et sa gaîté toujours constante annonçaient en lui la meilleure santé du monde, lorsqu'un matin, après avoir déjeûné comme à son ordinaire, il lui prit tout-à-coup un assoupissement qu'on n'attribua d'abord qu'au

travail de la digestion, mais qui finit par inquiéter les parens par sa persévérance. Un peu de fièvre s'éleva aussi, et de temps en temps le malade laissait entendre une petite toux sèche et courte qui n'avait aucun caractère particulier, mais qui bientôt fut accompagnée d'une gène dans la respiration dont l'impression se faisait ressentir au fond de la gorge sur-tout. M. Lambron, chirurgien distingué d'Orléans, fut appelé, et reconnut la maladie; les symptômes du croup n'étaient que trop évidens, il conseilla le vésicatoire, mais les parens ne se décidèrent à l'appliquer qu'après douze heures à dater de l'invasion de la maladie. Enfin de nouveaux conseils et le danger imminent où se trouvoit le jeune Tr..., persuadèrent ceux qui l'entouraient; on appliqua d'abord trois ou quatre sangsues pour opérer une légère révulsion du sang qui se portait avec abondance vers l'organe affecté, et de suite un large vésicatoire, en forme de collier, fut établi à la partie antérieure du cou. D'heure en heure, nous visitions le malade les uns ou les autres, et la bonne constitution

du jeune Tr... nous aurait assuré la réussite des moyens employés, si les idées systématiques des parens sur la manière d'élever leur enfant ne nous eussent contrariés sans cesse dans leur application. En effet, vu le temps avancé de la maladie, et la nécessité par conséquent de ne rien négliger de tout ce qui pouvait donner aux organes l'énergie nécessaire à l'expulsion de cette couenne membraneuse qui remplissait de plus en plus le canal aérien, mon père avait recommandé de renouveler sans cesse l'air de la chambre, de faire respirer au malade une légère infusion de fleurs de sureau, et de lui faire avaler, le plus souvent possible, quelques cuillerées d'une potion émétisée qu'il avait indiquée. Mais les parens s'opposèrent constamment à l'exécution de tous ces moyens; toujours ils voulurent que la chambre fut hermétiquement fermée, et jamais ils ne consentirent à faire prendre au malade une seule cuillerée de la potion conseillée, à moins que les caprices de l'enfant ne l'engageassent à en demander lui-même. Malgré tant d'obstacles à vaincre, le jeune

Tr... résista cependant aux progrès de la maladie, jusqu'à la nuit du 6.e jour, époque à laquelle nous désespérâmes tout à fait de sa guérison. En effet toutes les angoisses de la suffocation se manifestèrent, alors la circulation ne se faisait plus sentir, les extrémités devenaient froides par momens, et ce n'était qu'en inclinant fortement la tête en arrière, et en écartant ainsi les canaux de la trachée de bas en haut, que l'enfant ouvrait un passage plus grand à l'air qui se présentait pour pénétrer dans les poumons. Dans la position malheureuse où se trouvait le jeune Tr..., il n'y avait plus qu'un moyen à employer pour le sauver, c'était l'opération de la laryngotomie. Mon père, dont la sagesse et la prudence en médecine ont toujours égalé les lumières et les talens, la proposa avec beaucoup de confiance; mais les parens s'y opposèrent avec opiniâtreté, et la nature nous fit connaître à tous, mais trop tard pour le malade, combien ce moyen aurait pu être avantageux, s'il eût été employé à temps. En effet, cinq heures après que l'opération

de la laryngotomie eut été proposée, il se fit naturellement une déchirure entre les deux premiers cerceaux de la trachée-artère, et de suite tout le tissu cellulaire s'infiltra d'air, de manière que l'enfant vécut encore près de six heures après cet effort salutaire de la nature. Mais si, au moyen d'une légère incision qu'on obtint de faire sur le péricrâne pour laisser échapper l'air, l'emphysème se dissipa un moment, les mouvemens d'inspiration n'avaient point la même liberté, et il eût fallu, pour entretenir le mieux être du malade, ouvrir la portion de peau correspondante à l'ouverture qui s'était faite entre les deux premiers cerceaux de la trachée, et assujettir, dans cette ouverture même, une petite canule d'argent qui aurait non-seulement permis à l'air des poumons de sortir au-dehors, mais encore qui aurait facilité la réintroduction d'un air plus pur dans cet organe important de notre économie. L'opération était moins que rien, elle était aussi peu dangereuse que l'incision qu'on nous avait permis de faire sur le péricrâne, mais les parens s'en effrayèrent, et nous

eûmes la douleur de voir périr sous nos yeux un enfant cher à sa famille, et qui peut-être aurait triomphé de la maladie affreuse dont il était atteint, si nous eussions été plus maîtres de la combattre par tous les moyens que l'art nous indiquait.

L'ouverture du cadavre nous convainquit d'ailleurs de la vérité de nos assertions ; car, outre la déchirure que nous reconnûmes entre les deux premiers cerceaux de la trachée, nous trouvâmes que la cause de la maladie ne tenait qu'à un engorgement inflammatoire de la glotte qui avait tellement rapproché ses bords internes, qu'une très-petite quantité de mucus glutineux que secrète ordinairement le larynx dans l'état naturel, suffisait pour en fermer tout à fait l'ouverture.

Telle est l'observation qui m'a donné l'idée des avantages d'une opération que l'on n'osera peut-être jamais adopter, mais qui offrirait, sans aucun doute, un moyen *héroïque* dans certaines circonstances de la maladie affreuse que nous traitons.

CHAPITRE III.

Indications relatives aux causes qui tendent à produire le croup, ou à y disposer.

La science des causes a toujours été regardée comme la partie la plus philosophique de la médecine ; comment ne l'aurait-elle point été ? on définissait la philosophie l'art de s'élever des effets aux causes ou de descendre des causes aux effets. Aujourd'hui que l'on s'accorde assez généralement à regarder la philosophie comme la meilleure manière de procéder dans les différentes parties des sciences, on doit avoir pour ces parties un intérêt et on doit leur donner une attention proportionnée à l'utilité dont elles sont pour le but que la science se propose. Or, il s'en faut de beaucoup que, dans la médecine, les causes soient d'une utilité si majeure que cette utilité surpasse celle des autres parties du même art. La considération des causes n'offre un intérêt réel que sous le rapport du traitement, encore cette considération n'est-elle

utile qu'autant qu'elle a rapport aux causes évidentes ; car le traitement qui serait fondé sur les causes hypothétiques, serait incertain comme elles : il serait même dangereux, s'il n'était appuyé sur l'expérience, c'est-à-dire, s'il n'émanait de l'observation. Le traitement qui dépend des causes évidentes, quoiqu'assis sur des bases plus fixes, ne constitue pas même l'essence du traitement, il n'en est que l'accident ; l'observation seule doit en former la base ; les causes et les autres circonstances ne peuvent qu'en déterminer les formes.

C'est pour n'avoir pas senti ces vérités, que pendant une longue suite de siècles, on s'est égaré dans la recherche des causes prochaines, et qu'on a semblé avoir perdu de vue toutes les autres parties de la médecine.

Je n'ai garde de confier le frêle vaisseau qui me porte à une mer qui cache tant d'écueils et couverte encore des débris de tant de naufrages. Je n'ai point parlé des causes hypothétiques du croup, en en donnant les caractères généraux ; les causes évidentes ont été seules l'objet de mes travaux ; je

vais également modifier le traitement que j'ai indiqué relativement à cette affreuse maladie, d'après les seules causes évidentes qui peuvent contribuer à la faire varier. Seulement, comme les moyens de prévenir une maladie résident entièrement dans le traitement des causes, c'est-à-dire, dans la meilleure manière de les éviter, je joindrai aux modifications qu'elles apportent ordinairement dans le traitement du croup, le traitement vraiment prophylactique de cette maladie.

Du reste, les causes évidentes du croup, se rapportent toutes à huit divisions principales qui sont l'*âge*, *le sexe*, *le tempérament*, *les habitudes*, *les écarts du régime*, *les lieux*, *les saisons*, *la constitution atmosphérique et les autres maladies.* Nous allons faire sentir de quelle manière chacune de ces causes modifie le traitement *essentiel* (1), et quels sont les moyens de les éviter, quand

(1) J'ai appelé traitement *essentiel*, dans tout le cours de cet ouvrage, celui relatif aux indications tirées de la nature de l'affection et de la conformation des organes qui en sont le siége.

les circonstances ou la nature de la constitution régnante, engagent les praticiens à redoubler de précautions à l'égard des enfans qui leur sont confiés.

ARTICLE PREMIER.

Modifications du traitement essentiel suivant les différens âges.

L'âge est une des causes qui modifient le moins le traitement du croup ; les mêmes remèdes conviennent à peu près dans l'enfance et l'adolescence ; seulement chez les adultes, on peut y joindre les gargarismes mucilagineux, et conseiller avec plus d'assurance et de succès, les fortes saignées, les vomitifs et les fumigations. Rarement la laryngotomie est nécessaire, et s'il était possible d'espérer quelques succès d'un moyen chirurgical, l'introduction d'une sonde élastique dans la trachée-artère, pour s'assurer de la nature du mal, et pour faciliter ainsi l'inspiration de l'air dans les poumons, semblerait un moyen plus convenable ; mais je dois avouer que plusieurs fois j'ai voulu tenter ce moyen sur de jeunes animaux vivans, et que tou-

jours, malgré l'opinion du célèbre *Dessault*, j'ai reconnu que la sonde ne pouvait séjourner dans les conduits aériens plus de six minutes au plus; car, quelques précautions que j'aie prises pour l'y fixer, la grande quantité de mucosités que la présence de ce corps étranger provoquait, s'opposait toujours à la réussite de l'opération.

Du reste, si les indications curatives du croup sont les mêmes dans les différens âges de la vie, le professeur *Alphonse Leroy* prétend que, dans l'enfance, il serait facile d'en prévenir les effets malheureux, si l'on faisait plus d'attention en général au développement des organes à l'époque de la dentition. « Il ne faut pas, dit-il, laisser la tête s'échauffer et s'engorger, lors du travail des dents et de l'accroissement; c'est sur-tout à cette époque qu'il faut tirer quelques gouttes de sang de la tête par une sangsue appliquée au bas du pli de l'oreille. En général, ajoute-t-il, il faut avoir soin de faire prendre souvent aux enfans les mieux portans de petits laxatifs, des pastilles d'ipécacuanha, quelques cuillerées de sirop antiscorbutique, etc.

Mais une attention qui est capitale, c'est de veiller à ce que les enfans soient bien nourris d'alimens doux et succulens; il faut leur donner souvent de petites croûtes de pain trempées dans les sucs qu'on exprimera des viandes peu rôties, il faut enfin leur mettre sans cesse à la main *le véritable hochet des enfans, une cuisse de poulet, ou l'os d'une côtelette chargée d'un peu de suc* ». Je ne sais jusqu'à quel point l'expérience a confirmé les succès d'un semblable régime en faveur des enfans; mais il me semble que l'adopter exclusivement pour tous, ce serait s'exposer quelquefois à des inconvéniens fort graves. Le lieu qu'habite un enfant, sa constitution individuelle, son origine, les maladies auxquelles il est sujet le plus souvent, etc., sont autant de motifs que l'on doit considérer, avant de se permettre son emploi. Quant à l'usage de la petite saignée locale que M. *Alphonse Leroy* conseille essentiellement à l'époque de la dentition, on reconnait à cette indication importante l'esprit observateur du praticien éclairé.

Article II.

Modifications du traitement essentiel suivant les différens sexes.

S'il est vrai que les recherches anatomiques aient démontré que l'ouverture de la glotte était beaucoup plus petite chez les femmes que chez les hommes, il est facile de concevoir que les moyens indiqués contre l'affluence des mucosités qui tendent à obstruer si promptement le conduit aérien, devront être employés avec le plus d'énergie possible, dans ce premier cas; mais cette recommandation est-elle bien importante relativement à une maladie qui, dans toutes les circonstances possibles, demande la médecine la plus active, et affecte d'ailleurs un âge où cette différence de conformation, si elle existe, doit être très-peu marquée.

Article III.

Modifications du traitement essentiel suivant les différens tempéramens.

Les tempéramens n'étant que le résultat de l'ensemble des appareils organiques et de

leurs fonctions, ou bien encore les différences physiques et morales des hommes, dépendantes de la diversité des proportions, des rapports et de l'énergie des parties qui entrent dans leur organisation, chaque tempérament doit donc influer beaucoup sur la manière de s'altérer des divers organes, et indiquer nécessairement des modifications importantes dans le traitement des maladies qui en résultent.

Les anciens admettaient quatre tempéramens : *le sanguin*, *le bilieux*, *le pituiteux*, et *le mélancolique*. Nous avons dit qu'en général les enfans qui avaient beaucoup d'embonpoint et dont la fibre était molle et lâche, étaient plus sujets au croup que les autres ; on conçoit que, dans ce cas, parmi les moyens curatifs que nous avons indiqués dans les chapitres précédens, ceux qui tendent à donner un peu d'énergie aux forces vitales sont préférables ; que les sangsues sont contre-indiquées, que les fumigations un peu spiritueuses et toniques, doivent réussir plutôt que celles émollientes, et que les

potions émétisées (1), les frictions ammoniacales, et les lavemens drastiques devront être prescrits avec confiance.

Au contraire, si le sujet affecté de l'an-

---

(1) Il est bon de faire observer à l'égard des vomitifs qui sont indiqués dans ce cas, que les vomitifs ordinaires ne réussissent pas toujours. J'en ai eu la preuve bien convaincante sur le fils de M. Derb...., âgé de trois ou quatre ans, qui, atteint du croup depuis quarante-huit heures, avait pris, dans ce court espace de temps, environ dix grains de tartre stibié, sans avoir pu produire aucun vomissement. Ce ne fut qu'après avoir donné le *Senega polygala*, conseillé, dans ces sortes d'affections, par un grand nombre de praticiens, qu'on parvint à obtenir quelques vomissemens qui sauvèrent le malade. Le vésicatoire avait été appliqué, il est vrai, dès l'origine de la maladie, mais néanmoins on ne peut se dissimuler que l'expectoration devint plus facile, aussitôt que les vomissemens se manifestèrent, et qu'alors les crachats devinrent mousseux, la respiration seulement sifflante et courte, et que la toux changea évidemment de caractère. Il resta néanmoins à la suite de la maladie une irritation de l'estomac qui provoqua pendant huit jours de légers vomissemens, qui n'étaient que le résultat de la quantité d'émétique qu'avait pris le malade, et qui cédèrent aux potions calmantes et aux boissons mucilagineuses qui furent conseillées.

gine trachéale est d'un tempérament sanguin, on se hâtera de conseiller l'application des sangsues, les dérivatifs les plus puissans, les fumigations émollientes, les potions émétisées seulement avec l'ipécacuanha, les pédiluves, et quelques lavemens drastiques donnés alors comme révulsifs.

Quant aux autres sortes de températmens, n'étant presque jamais l'apanage des enfans, nous n'en faisons point mention, de peur d'être obligés d'entrer dans des détails minutieux et inutiles.

D'après ce que nous venons de dire relativement aux modifications que les différences de tempéramens apportent dans le traitement essentiel du croup, on sent que quelques sangsues appliquées derrière l'oreille chez les sujets sanguins, lorsqu'une constitution *croupale* paraît vouloir se manifester, et quelques légers incisifs, le vin antiscorbutique, les pastilles d'ipécacuanha, etc., chez les sujets lymphatiques et mous, peuvent prévenir la maladie en diminuant les causes, qui, dans chacun de ces tempéramens, disposent plus ou moins à la contracter. Le

choix des alimens et des boissons n'est pas indifférent non plus dans ce cas; les légumes, les panades, les acides, etc., conviennent aux tempéramens sanguins, et le vin, les alimens un peu toniques, les légumes amers, la chicorée, etc., à ceux dont la fibre est plus lâche.

Article IV.

Modifications du traitement essentiel suivant les habitudes du malade.

L'habitude renferme la répétition de certains actes considérés dans leur existence ou leur cessation, elle modifie également le traitement du croup.

C'est ainsi qu'un enfant qu'on aura accoutumé de bonne heure à l'usage du vin, par exemple, pourra être exposé davantage à la maladie que nous traitons, si tout à coup et pendant une constitution croupale, sur-tout, on lui interdit les cordiaux, si on l'assujettit sans précautions à un régime rafraîchissant ou laxatif, et enfin à tout ce qui peut changer le mode d'énergie des organes. Alors un praticien un peu

observateur qui croira pouvoir attribuer à ce changement de régime l'invasion de cette affreuse maladie, ne sera pas incertain sur les moyens qu'il devra conseiller : de suite il prescrira les meilleures boissons toniques, et tout en cherchant à faire révulsion de l'inflammation locale, il aura soin de ne négliger aucun des moyens qui peuvent stimuler la sensibilité organique générale que le changement de régime a pu détruire en partie, et qu'il est si essentiel pourtant de conserver, si l'on veut obtenir quelque succès des moyens curatifs ; on ne peut en espérer d'avantages réels d'ailleurs, que par les résultats sympathiques de nos organes qui dérivent tous du rapport de la sensibilité d'une partie avec celle d'une autre.

Quant au traitement préservatif du croup, l'on doit concevoir maintenant que si le traitement doit être modifié suivant les habitudes du malade, on aura une cause de moins à redouter aussi, en mettant quelqu'importance à ne déranger en rien les habitudes des enfans, toutes les fois que la constitution régnante fera craindre l'invasion d'une maladie qui aurait été bien moins

commune à Orléans, il faut l'avouer, si les mères de famille avaient eu la précaution d'aller au-devant du mal, et de s'appuyer des conseils d'un praticien éclairé.

ARTICLE V.

Modifications du traitement essentiel suivant les écarts du régime qui peuvent augmenter l'intensité des symptômes du croup, et nuire au succès des moyens curatifs.

Le régime consiste dans le bon usage des six objets de l'hygiène : de ceux qui environnent l'homme (*circumfusa*) ; de ceux qui lui sont appliqués (*applicata*) ; de ceux qui entrent en lui (*ingesta*) ; de ceux qui en sortent (*excreta*) ; des actions qui lui sont propres (*acta*) ; et des affections de l'ame (*animi pathemata*).

Lorsqu'on s'écarte de cet usage, il y a écart de régime.

Ainsi l'on conçoit que parmi les *circumfusa*, si le croup a été produit par l'application d'un air froid ou humide sur le corps échauffé, par exemple, on devra chercher à rétablir sur-tout la transpiration arrêtée, employer avec assurance les frictions faites

avec des substances liquides et sur-tout avec l'huile fixe non rance et tiède, entretenir autour du malade une atmosphère échauffée et tranquille, et choisir, parmi les vomitifs indiqués dans cette maladie, ceux qui sont ordinairement accompagnés de l'augmentation de l'exhalation cutanée, tels que l'ipécacuanha, le kermès minéral, le tartrite de potasse antimonié, etc.

Le traitement demande à être également modifié suivant les causes tirées des *applicata*, des *ingesta*, des *acta*, et quelquefois même des *animi pathemata*. Ainsi, par exemple, relativement à l'effet qui peut résulter de l'application des vésicatoires si recommandés dans la maladie que nous décrivons, ce serait commettre une erreur grossière, ce serait même exposer le malade à des accidens graves, que d'adopter indistinctement, dans ce cas, toute espèce de substances vésicantes. L'intention du praticien, en conseillant l'application du vésicatoire, est sans doute de déterminer, dans un certain laps de temps, et sur une étendue de peau désignée, une sorte de rubéfaction

avec soulèvement de l'épiderme et accumulation de sérosités entre le derme et lui ; mais plusieurs agens pharmaceutiques produisent évidemment ces résultats, et tous agissent avec plus ou moins d'énergie. Ne doit-on pas faire attention d'ailleurs que les vésicatoires opérant en général avec beaucoup plus de promptitude sur les enfans que sur les adultes, il est important, dans le traitement d'une maladie presqu'affectée à l'enfance, de faire un choix parmi ces rubéfians? L'eau bouillante, par exemple, l'ammoniaque et l'alkool ne produiraient-ils pas des vésications trop promptes ; n'est-ce pas d'après un raisonnement plus sagement dirigé, que l'on fait usage préférablement dans le traitement du croup, de la poudre de cantharides qui donne lieu à une vésication moins prompte et évidemment plus limitée (1). Il est des

(1) La sensibilité cutanée chez les enfans est telle, et le systême lymphatique est quelquefois si peu énergique, que la poudre de cantharides même a donné naissance quelquefois à une plaie brune ou noirâtre, qui finissait par présenter un caractère gangreneux. C'est ce que nous avons été à portée d'ob-

circonstances pourtant, où les secours sont tellement urgens qu'on est obligé d'employer indistinctement tous les vésicatoires possibles, et les plus à la portée du malade. C'est ainsi sans doute que M. de Thal..., m'a dit avoir vu réussir, dans le traitement du croup, l'alkali volatil fluor. La moutarde ; dans un cas pressant, pourrait également remplacer avec succès la poudre de cantharides ; l'ail ordinaire, la scille, les feuilles fraîches d'ortie brûlante, le garou, les herbes

server sur le jeune Del...., qui, après avoir triomphé de la maladie que nous traitons, succomba de la manière la plus affreuse, aux funestes effets du vésicatoire qui lui avait été appliqué un peu précipitamment à la partie antérieure du cou. Aussi ne saurions-nous trop recommander aux praticiens, d'examiner souvent la nature de la plaie et d'adopter même, s'ils le jugent à propos, la méthode de quelques auteurs, et entr'autres, celle de *Callisen* et *Michaëlis*, qui veulent qu'on associe l'opium ou le camphre à la poudre de cantharides, sur tout si le sujet est jeune et nerveux. D'autres conseillent de couvrir le vésicatoire d'un cataplasme émollient. Pendant la constitution automnale de 1806, mon père a fait usage quelquefois de ce dernier moyen.

aux poux, les semences de raifort sauvage, etc., sont aussi des substances végétales qui par leur qualité âcre et lactescente peuvent être employées, mais dont l'effet trop lent et presque toujours incertain donne quelquefois lieu d'ailleurs à des ulcères de difficile guérison.

Pour ce qui regarde le traitement préservatif ou prophylactique du croup, dépendant de l'influence plus ou moins grande des écarts du régime, il se borne, 1.° à éviter les transpirations arrêtées; 2.° à entourer les enfans d'un air pur et libre, s'ils sont d'un tempérament sanguin ou lymphatique, et à entretenir autour d'eux au contraire un air échauffé et non renouvelé s'ils sont d'un tempérament nerveux (1);

(1) Il est inutile de faire remarquer que les précautions que nous recommandons ici, ne sont applicables que dans le cas où la constitution régnante éveillerait l'attention des mères de famille sur la maladie dont il est question ici. Autrement, ce serait exposer les enfans à des habitudes, et à un régime qui pourrait leur être nuisible dans les diverses circonstances de la vie, où il se trouveront tôt ou tard.

3.° à les faire envelopper sans cesse de linges bien secs, et à leur faire prendre de temps en temps quelques bains ; 4.° enfin, à conserver avec soin la transpiration insensible, et toutes les sécrétions et exerétions en général, faisant usage sur-tout des sels neutres alkalins, qui produisent plus facilement les exerétions sans avoir l'inconvénient d'augmenter la chaleur locale, ce qu'il est important de considérer, car il est facile de concevoir que toute autre excitant disposerait à contracter la maladie, au lieu d'en préserver. Un point important encore et qu'il est bon de ne point négliger, si la constitution régnante faisait redouter pour un enfant, la disposition ordinaire à cette maladie, c'est d'éviter qu'il se livre à des cris qui irritent presque toujours la membrane du larynx, et contribuent par conséquent à disposer à l'angine trachéale, qui n'est autre chose que l'inflammation de cette membrane.

Article VI.

Modifications du traitement essentiel suivant les lieux, les saisons et la constitution atmosphérique.

Quoique nous ayons avancé que le croup s'observait dans toutes les saisons, toutes les constitutions atmosphériques et tous les pays, il est aisé de sentir que le traitement essentiel doit être modifié suivant chacune de ces circonstances; quant à l'influence qu'elles peuvent avoir, comme cause de l'angine trachéale, l'incertitude dans laquelle on est à cet égard, laisse peu de moyens préservatifs. En effet, l'automne, l'hiver, le printemps, l'été, le froid, le sec, l'humidité, les temps variables, les lieux bas ou élevés, secs ou humides, toutes ces diverses circonstances ont vu naître sous leur influence la maladie que nous traitons, et si l'étude de cette influence doit être de quelqu'intérêt pour le médecin, ce n'est qu'en cherchant à en corriger les effets malheureux, qui, suivant la constitution individuelle de chaque sujet,

peuvent contribuer plus ou moins à en augmenter l'intensité.

Article VII.

Modifications du traitement essentiel suivant les maladies dont le croup n'a été que la terminaison.

Une maladie peut en produire une autre par elle-même, ou par son traitement; mais parmi les maladies qui produisent le croup, presque toutes en étant immédiatement suivies, je renvoie ce qu'il y a à dire relativement aux modifications que ces causes peuvent apporter dans le traitement du croup, au chapitre des complications.

Du reste, le croup n'est presque jamais le résultat d'une autre maladie, que parce que cette maladie a été primitivement négligée ou mal traitée. Tout ce qui tend à porter de l'irritation aux organes de la respiration, par exemple, dispose à cette affection; en effet les incisifs trop violens dans un catarrhe guttural qui est simplement inflammatoire, l'inspiration de vapeurs excitantes ou spiritueuses dans une circonstance où ces vapeurs

n'étaient point indiquées, etc., suffisent quelquefois pour produire le croup. Alors il faut employer les atoniques locaux ; les saignées locales sur-tout réussissent dans ce cas, et d'autant plus sûrement que cette cause n'agit le plus ordinairement que sur les tempéramens naturellement sanguins, sur les sujets qu'on habitue de bonne heure à l'usage des liqueurs spiritueuses, et dans les saisons chaudes et sèches, telles que le printemps ou l'été, par exemple.

CHAPITRE IV.

Indications relatives à la variété des symptômes.

Les symptômes d'une maladie peuvent être considérés, ou d'une manière isolée, ou dans l'ensemble d'après lequel ils la constituent.

Considérés dans l'ensemble d'après lequel ils constituent la maladie, les symptômes que présente le croup, se lient et s'enchaînent pour offrir tantôt une marche

courte, et tendante rapidement vers une terminaison heureuse ou malheureuse (*marche aiguë*) ; tantôt une marche longue et lente (*marche chronique*).

Considérés d'une manière isolée, les symptômes du croup en général, sont précédés tantôt de la marche aiguë de cette maladie, tantôt de sa marche chronique.

La marche aiguë ou chronique des symptômes du croup, leur manière de s'annoncer dans l'invasion de la maladie, la prédominance des symptômes les uns sur les autres, leur durée partielle ou totale, les terminaisons qu'ils affectent, sont autant de considérations qui doivent faire varier le traitement essentiel. En effet, dans le croup aigu, il est évident que la marche rapide et inquiétante des symptômes doit engager à en modérer la violence par les moyens les plus propres aux diverses circonstances dans lesquelles se trouve le malade, tandis que dans le croup chronique, dont on n'a, du reste, que fort peu d'exemples, on doit au contraire chercher à ranimer l'action des organes qui sont le siége de la maladie,

sans trop s'inquiéter des symptômes qui ont une marche lente et peu dangereuse, et employer seulement le traitement propre à l'espèce qui se présente. Les révulsifs voisins du siége du mal doivent faire une des bases principales du traitement, dans ce cas; et s'il est quelques symptômes qui doivent alors fixer l'attention du praticien, c'est presque toujours parmi ceux qui tiennent à l'altération progressive de l'organe affecté.

Du reste, dans l'une et l'autre des marches aiguës ou chroniques du croup, et sur-tout dans celle du croup aigu, il est plusieurs phases dignes d'être distinguées et saisies, par rapport à l'importance dont elles sont pour le traitement.

Ces phases sont, ou des traits saillans qui commencent ou terminent la maladie, et je les appelle *époques*, ou seulement la série des symptômes par lesquels la lésion des fonctions est rendue présente au premier examen du médecin, et je les désigne sous le nom d'*état des fonctions*, ou bien encore elles sont la maladie elle-même considérée

dans ses rapports avec le temps, et c'est ce que j'entends par *durée.*

Ces *époques*, cet *état des fonctions*, cette *durée*, sont essentiels pour faire connaître toutes les variations, tous les points de vue, sous lesquels il importe de considérer la marche ordinaire du croup ; ces variations d'ailleurs modifient le traitement d'une manière évidente. Ainsi, quant à ce qui est relatif aux *époques* remarquables de la maladie que nous traitons, elles sont au nombre de deux ; l'une s'appelle *invasion*, elle ouvre la scène des symptômes pathologiques; l'autre s'appelle *terminaison* (1), elle la ferme.

(1) Peu de médecins me paraissent avoir une idée claire de la terminaison des maladies. Cette terminaison consiste-t-elle dans les derniers actes de la maladie ou dans l'état qui lui succède ? Pour moi, je pense qu'elle ne consiste ni dans l'un ni dans l'autre de ces deux états ; mais dans le rapport qu'ils ont entr'eux. (*Voyez mon essai sur le rhumatisme, ch.* 1, *par.* 4, *art.* 1.er, *p.* 62.)

Article premier.

Modifications du traitement essentiel suivant les différentes époques où le croup est observé.

§. I.er

Modifications suivant le mode d'invasion.

L'invasion du croup est une des époques de la maladie qu'il est le plus important de remarquer. Les mères de famille et les praticiens ne sauraient trop s'accoutumer à en distinguer les symptômes. Sans doute le plus grand nombre des maladies se ressemblent par les premiers phénomènes de leur existence; mais on ne peut se dissimuler cependant que pour le médecin observateur, pour celui qui a vu un certain nombre de croups, il existe, entre l'invasion de cette maladie, et celle des maladies qui s'en rapprochent, une nuance presqu'imperceptible, mais qui suffit presque toujours pour engager à employer de suite les moyens les plus énergiques, afin de combattre les symptômes précurseurs qui s'annoncent, et cela avec d'autant moins d'incertitude que c'est à

cette seule époque que l'on peut assurer la guérison du malade. C'est aussi, suivant la variété des symptômes qui se manifestent à cette époque, que l'on doit modifier le traitement essentiel. Ainsi, lorsqu'un enfant, chez qui l'on soupçonne l'invasion de la maladie que nous traitons, n'éprouve aucune difficulté dans les mouvemens de la respiration, lorsqu'il existe seulement chez lui une douleur vive au fond de la gorge, et l'habitude d'une toux rauque, rare et courte, il suffira peut-être alors de l'application du vésicatoire, et de l'usage des boissons anti-phlegmasiques du système muqueux, pour combattre la maladie et la vaincre dès les premières vingt-quatre heures; mais il faudra une bien plus grande énergie dans les moyens à employer, si les symptômes d'invasion se présentent avec un degré d'intensité plus considérable, si la respiration devient pénible et douloureuse, dès les premiers momens de la maladie, s'il y a enfin pyrexie, grand assoupissement, etc., alors on devra mettre à contribution tous les moyens indiqués dans le traitement essentiel, les vési-

catoires, les saignées locales, les lavemens drastiques, les potions émétisées, les pédiluves, etc. (1).

§. II.

Modifications suivant les différens modes de terminaison.

La *terminaison* du croup, est une des époques de la maladie qu'il n'est point indifférent non plus d'examiner avec attention. Elle consiste dans les rapports que les derniers symptômes de la maladie ont avec l'état qui

---

(1) C'est ainsi seulement que nous sommes parvenus à sauver le fils de M. Tass.. D..., qui, à la suite des maux de gorge qui ont affecté un grand nombre d'enfans dans le mois de janvier dernier, fut atteint tout-à-coup, d'une manière inquiétante, de la maladie que nous décrivons. Heureusement que le collier de vésicatoire appliqué à temps, les lavemens purgatifs réitérés, et une potion émétisée dont on donnait à l'enfant une cuillerée, de demi-heure en demi-heure, parvinrent à opérer une révulsion assez prompte pour arrêter les progrès de l'inflammation du larynx : il s'en suivit seulement une petite fièvre éphémère, qui céda à l'usage des boissous rafraichissantes et un peu acidulées.

lessuit. Elle a lieu par *la santé ;* par *d'autres maladies* ou par *la mort.*

Dans le premier cas, il faut sécher les vésicatoires, en recouvrant la plaie soit avec une couche de beurre, soit avec un peu de cérat, d'axonge récente, ou avec un sparadrap de cire d'huile. Quelquefois, il est vrai, l'inflammation ayant été un peu forte, il se développe de petits tubercules pédiculés; mais alors on doit, s'il sont trop grands, les couper à l'aide de ciseaux, et appliquer un peu de charpie sur la plaie. Des cataplasmes tièdes parviennent également à détruire ces pédicules, mais avec plus d'inconvéniens; on emploie en général, pour faire ces cataplasmes, des substances mucilagineuses, amilacées et huileuses, telles que les semences de lin, les feuilles de mauves réduites en poudre, la mie de pain comminuée, la farine d'orge, de froment, etc., qu'on fait cuire jusqu'à consistance pulpeuse, pour l'appliquer ensuite entre deux linges fins sur la partie enflammée; mais, comme je l'ai déjà dit, ce moyen dont j'ai fait plusieurs fois usage avec succès, est sujet à des incon-

véniens, et l'on doit craindre d'en continuer l'usage trop long-temps de suite, de peur de débiliter par trop le tissu cellulaire, et de disposer quelquefois même à la gangrène. Dans ce dernier cas, on doit promptement faire usage des toniques indiqués dans pareille circonstance, tels que la poudre de racines de polygone bistorte, d'écorce de chêne commun, de saule blanc, de marronier d'inde, celle de cachou, celle de quinquina rouge, etc., etc., qu'on emploie soit sous forme onguentacée, soit à l'état liquide. Quant aux boissons qui conviennent après la guérison du croup, une tisanne d'orge édulcorée avec un peu d'oxymel simple, est la boisson que l'on préfère dans ce cas, parce qu'elle contribue à détruire tout à fait l'irritation que les remèdes donnés et la maladie elle-même peuvent avoir provoquée, soit dans l'arrière-bouche, soit à l'ouverture du canal aérien.

Dans le second cas, c'est-à-dire lorsqu'il reste, après la guérison du croup, une maladie quelconque, il faut traiter cette maladie séparément, et entretenir seulement

quelques jours de plus le vésicatoire. Dans l'enrouement, qui est une des terminaisons les plus fréquentes du croup, je me suis bien trouvé d'un looch blanc ordinaire auquel je faisais ajouter un ou deux grains de kermès minéral.

Dans le troisième cas enfin, c'est-à-dire, lorsque la terminaison du croup par la mort est évidente, le danger imminent du malade, l'intensité des symptômes qui ôte à la nature toute espèce de ressource, doivent nécessiter de la part du praticien des moyens violens; la laryngotomie seule lui laisse un dernier espoir; mais beaucoup de praticiens ont à se reprocher leur pusillanimité dans ces circonstances forcées. Je renvoie à ce que j'ai déjà dit relativement à cette opération, part. II, chap. 2, p. 59.

Article II.

Modifications du traitement essentiel suivant le mode de dérangement des fonctions.

Je ne m'étendrai pas davantage sur l'importance des deux époques *d'invasion* et de *terminaison* du croup, relativement au

traitement de cette maladie, et aux modifications qu'elles y apportent. Le *dérangement des fonctions*, lorsque la maladie est déclarée, ne doit pas moins fixer l'attention du praticien. En effet, c'est le moment de porter un diagnostic sûr; et sous le rapport du traitement, l'état des fonctions présente d'ailleurs un intérêt réel; car c'est le dérangement de chaque fonction en particulier qui forme le véritable traitement symptômatique, il le modifie même quelquefois; ainsi lorsqu'une des fonctions, *la sensation* générale du sujet, par exemple, se trouve exaltée par l'intensité des symptômes, l'on conçoit combien il sera utile d'unir au traitement ordinaire du croup, les moyens qui peuvent diminuer la sensibilité du malade; la distraction, la musique, font quelquefois cesser des douleurs contre lesquelles tous les moyens pharmaceutiques ont échoué; il en est de même des *sécrétions*, et des autres fonctions. J'ai remarqué que souvent, dans cette maladie, les urines, par exemple, étaient supprimées; quelques boissons ra-

fraichissantes et un peu diurétiques, suffisent alors pour parer à cet inconvénient.

Article III.

Modifications du traitement essentiel suivant la durée de la maladie.

Il ne me reste plus à parler que de la durée de la maladie considérée, soit dans l'ensemble qu'elle présente dans sa marche *diurne*, soit dans la progression de ses symptômes, depuis l'époque d'invasion jusqu'à celle de terminaison. Dans l'un et l'autre cas, cette considération est importante pour le traitement; en effet, si l'on fait attention à la *marche diurne* du croup, on sentira que les symptômes, augmentant presque toujours le soir, il est avantageux de ne point exciter la sensibilité organique pendant cet état de paroxisme, et qu'on doit chercher au contraire à en modérer l'excès, soit par de légères boissons acidulées, des lavemens émolliens, des pédiluves, etc., soit en assurant le repos du malade, au moyen de remèdes atoniques convenables. J'ai pour habitude de lever l'appareil du

vésicatoire matin et soir, c'est-à-dire, toutes les douze heures, afin de diminuer l'inflammation rendue toujours plus vive par l'impression du beurre que la chaleur du corps rancit. Du reste, ces recommandations ne sont utiles que dans le cas où le danger du malade est passé ; car on sent combien, dans l'origine du traitement, de semblables mesures seraient puériles et dangereuses pour l'enfant affecté du croup.

Quant à la marche *générale* et *périodique* de cette maladie, dans l'invasion, tous les excitans peuvent être employés comme révulsifs, tels que le vésicatoire, les potions émétisées, les lavemens drastiques, les saignées locales, etc. ; il n'y a alors que simple inflammation (1) ; mais, lorsque le

---

(1) Le docteur *Larrey* m'a dit avoir employé avec le plus grand succès sur le fils du payeur général de T..., les ventouses scarifiées et multipliées, dès l'invasion de la maladie, autour du cou et entre les épaules. Ce moyen dont je n'ai point fait mention encore ; mais que *Ghisi*, médecin italien, conseille cependant avec confiance, peut réussir comme un

croup est parvenu à son plus haut degré d'intensité, lorsque la couenne membraneuse qui se forme dans l'intérieur du larynx à une certaine époque de la maladie, est

---

des plus prompts révulsifs. Il consiste à faire à l'aide d'une lancette, plusieurs égratignures plus ou moins fortes sur la partie qu'on veut enflammer, et à établir ensuite sur les parties incisées, de petits vases de verres auxquels on fait faire l'office de ventouses; ceux dont on se sert ordinairement sont de petits verres larges à leur fond et étroits à leur ouverture. Pour en faire usage, on commence par raréfier l'air qui est dans leur intérieur, au moyen d'un peu de papier, qu'on a soin d'y brûler; dès que la combustion a cessé, on applique l'ouverture de ce petit vase de verre sur la peau qu'on veut enflammer, et on l'y laisse jusqu'à ce que l'effet soit obtenu. Ce moyen que j'ai employé souvent dans d'autres maladies, a le double avantage, dans le traitement de celle-ci, de produire une irritation locale, prompte, vive, et de durée courte, et en même temps d'évacuer une petite quantité de sang capillaire. Si le tempérament du sujet contre-indique la saignée, on peut alors, appliquer sur la partie qu'on veut enflammer, des ventouses sèches, c'est-à-dire, supprimer avant l'application des petits vases de verre qui servent à cet usage, les scarifications que quelques auteurs conseillent.

organisée, les vésicatoires sont inutiles, les saignées deviendraient dangereuses, et l'on ne peut raisonnablement espérer de succès que de l'usage d'une potion fortement émétisée, et de l'emploi des fumigations un peu incisives, des vapeurs d'alkalis étendues d'eau, etc.

CHAPITRE V.

Indications relatives aux diverses complications du croup.

ARTICLE PREMIER.

Indications générales.

La marche généralement adoptée aujourd'hui, et fidèlement suivie dans tous les temps par ceux qui ont fait quelques progrès dans les sciences, est de procéder du simple au composé, et de se former d'abord des idées précises et exactes des objets, pour ainsi dire élémentaires, avant de passer à l'étude et à la connaissance des objets complexes ou composés.

Nous avons donné les indications curatives du croup, relatives à la nature de la maladie considérée dans toute sa simplicité, et celles relatives à la conformation de l'organe affecté ; nous avons fait connaître comment ces indications auxquelles nous avons donné le nom de traitement essentiel, devaient être modifiées suivant les causes qui tendent à produire la maladie, et suivant les symptômes qui en sont le résultat général. Il nous reste à examiner quelles modifications les maladies qui viennent se réunir au croup, peuvent apporter dans le traitement qui lui convient ordinairement.

En parlant des complications du croup, chap. II, 1.re part., nous avons dit que le croup pouvait avoir, avec telle ou telle maladie complicante, un mode de complication différent, et que ce mode de complication résultant de l'influence réciproque des deux maladies, pouvait se présenter sous quatre aspects différens.

1.° Que le croup pouvait, sans influencer la maladie complicante, ni être influencé par elle, co-exister néanmoins avec elle.

2.° Que le croup pouvait, en exerçant avec la maladie complicante, une mutuelle influence, exister avec elle et en être la cause.

3.° Que le croup pouvait, en exerçant avec la maladie complicante, une mutuelle influence, exister avec elle et en être l'effet.

4.° Enfin, que le croup pouvait n'être la cause ni l'effet de la maladie complicante, et exercer cependant avec elle une mutuelle influence.

Ces quatre modes de complications bien établis, on sent combien il est important, pour le malade, d'en savoir apprécier la différence. En effet, c'est de cette considération, que le traitement des maladies en général tire toute sa force; ainsi, dans le premier cas, par exemple, l'on conçoit facilement que, si une maladie quelconque se présente en même temps que le croup sur un même sujet, ces deux maladies devront se traiter chacune séparément; que, dans le second cas, au contraire, le croup seul devra fixer l'attention du praticien, parce qu'étant la cause immédiate des symptômes

complicans, sa guérison entraînera nécessairement celle de la maladie qui se fait observer avec lui. C'est pourquoi, dans l'observation que nous avons rapportée du jeune Tr..., les incisions que nous fîmes sur le péricrâne, furent inutiles; l'emphysème avait été causé par la difficulté de l'air à pénétrer dans les poumons, il en était résulté déchirure d'un des cerceaux de la trachée, il fallait en détruire la cause qui s'opposait à l'introduction de l'air dans les voies aériennes, ou imaginer un moyen qui pût aider directement les efforts de la nature.

Il est des symptômes cependant qui, produits par telle ou telle cause, se présentent avec un tel degré d'intensité, que les effets qui en résultent, peuvent être funestes au malade avant qu'on ait eu le temps d'agir contre la cause; alors sans doute il faut en modérer la violence, mais l'on doit néanmoins subordonner les moyens indiqués à l'influence que peut avoir sur le symptôme à combattre la maladie primitive; autrement on s'exposerait à des résultats fâcheux. C'est ainsi que l'enfant de M. de L.... a péri,

m'a-t-on dit, par l'application des sangsues à une époque de la maladie où la couenne membraneuse était probablement formée, et où les symptômes inflammatoires n'étaient que le résultat de la présence de ce corps membraneux. En regardant comme indiquée l'application des sangsues, on n'a pas réfléchi sans doute que la cause qui avait déterminé les symptômes inflammatoires, existant toujours, les sangsues ne pouvaient donner lieu qu'à un soulagement momentané, et qu'elles devaient au contraire, dans ce cas, être nuisibles à l'enfant; elles privaient en effet l'organe aérien de l'énergie qui lui était nécessaire pour détruire la véritable cause de la suffocation, pour détacher du larynx les morceaux membraneux qui bouchaient l'ouverture de la glotte.

Il en est de même du troisième et du quatrième cas supposé. Dans le troisième, par exemple, où le croup, en exerçant avec la maladie complicante une mutuelle influence, existe avec elle et en est l'effet, un praticien éclairé emploiera contre les symptômes du croup, tous les moyens indiqués

dans ces circonstances fâcheuses; mais il tiendra compte aussi de la maladie compli-cante qui en a été la cause. C'est ainsi qu'on a vu des maux de gorge violens produire par contiguité l'inflammation des voies aériennes, donner lieu à l'angine trachéale ou croup, et guérir par les saignées locales, les fumigations émollientes, les gargarismes de décoction de figues grasses coupées avec le lait, ceux d'oxymel simples, etc.; c'est à la sagacité du médecin de savoir distinguer ces diverses nuances, ces divers modes de complication d'une maladie avec une autre. Deux mêmes maladies peuvent être réunies sur un même sujet, et exiger dans telle ou telle circonstance, les saignées, et dans telle autre, les contre-indiquer.

Je ne m'étendrai pas davantage sur ce point important de thérapeutique médicale, peu développé jusqu'ici, je me propose d'en faire le sujet d'un mémoire particulier; mais je crois en avoir assez dit, pour faire apprécier de quelle importance est, pour le traitement du croup, l'étude des complications en médecine.

Je vais maintenant examiner les modifications que chaque maladie complicante du croup peut apporter au traitement qui lui est propre, et suivant le mode qui lui convient.

Article II.

Indications curatives du croup, modifiées suivant l'influence que chaque maladie complicante de cette maladie peut avoir sur son traitement essentiel.

§. I.er

Complications du croup avec les fièvres.

a). Complications du croup avec les fièvres inflammatoires (1). La complication du croup avec la fièvre inflammatoire est une

---

(1) Les caractères de la fièvre inflammatoire se distinguent par un pouls fort, fréquent, développé; une peau rouge, de la lassitude et une chaleur générale, la perte d'appétit, des maux de tête plus ou moins violens; il y a presque toujours insomnie ou assoupissement, respiration fréquente, langue humectée avec soif; moîteur légère, quelquefois cependant sécheresse de la peau; selles nulles, ou rares et sèches; urines diminuées, souvent rouges.

des plus communes. Presque toujours elle a lieu suivant le 2.e, 3.e et 4.me *mode de complication* (1).

Si la complication a lieu suivant le *second mode*, on suivra de suite, en faveur du malade, le traitement essentiel du croup que nous avons indiqué plus haut ; on appuiera sur-tout sur l'emploi des saignées locales, sur l'application des sangsues d'eau limpide, etc. Quant aux boissons ordinaires, on admettra seulement les infusions et décoctions aqueuses étendues de substances extractives, muqueuses et gélatineuses (2). Le nitrate de potasse purifié et

---

(1) Il est utile qu'on se rappelle pour l'intelligence de cet article et des suivans, les divers modes de complication que j'ai supposés, savoir : 1.° co-existence des deux maladies sans influence réciproque ; 2.° co-existence et influence réciproques, le croup étant la cause de la maladie compliquante ; 3.° co-existence et influence réciproques, le croup en étant l'effet ; 4.° influence réciproque des deux maladies, l'une n'étant ni la cause, ni l'effet de l'autre.

(2) Quelquefois les enfans refusent opiniâtrément les boissons de quelque nature qu'elles soient, alors je me suis bien trouvé de petites pastilles que je

dissous dans cinquante parties d'eau édulcorée et légèrement aromatisée, convient quelquefois aussi pris par cuillerées. Le camphre seul que plusieurs médecins ont conseillé dans ce cas me paraît mal indiqué; car en général on remarque que, si l'emploi du camphre est accompagné, dans les premiers momens, d'une diminution apparente de la circulation et de la chaleur animale, il est presque toujours suivi d'une augmentation notable de ces fonctions. Je ne suis point partisan davantage des boissons trop acidulées, parce qu'elles ont l'inconvénient de provoquer la toux sans opérer aucun effet avantageux. Du reste les lavemens émolliens, la diète, et une attention sévère à ce que les enfans n'adoptent pas une position horizontale dans leur

---

faisais composer avec une partie de nitrate de potasse roulée dans neuf fois de son poids de sucre, et convertie ensuite en pâte à l'aide d'un quantité suffisante de mucilage adragant. Ces petits bonbons dont je tiens la formule du professeur *Schewilgué* sont très-salutaires aux enfans un peu échauffés.

lit, sont autant de recommandations qui ne doivent pas être regardées comme indifférentes.

Si la complication du croup avec la fièvre inflammatoire a lieu suivant le *troisième mode*, c'est-à-dire, si le croup n'est que l'effet de la fièvre qui co-existe avec lui, et qui porte le sang avec trop de vigueur sur l'organe des voies aériennes, alors on devra recourir par-dessus tout, aux moyens atoniques du système vasculaire que nous venons d'indiquer, et l'on n'aura besoin du vésicatoire, qu'après avoir détruit primitivement l'état pléthorique du malade. C'est dans cette circonstance, sur-tout, que l'opinion de plusieurs praticiens tels que *Bayley*, *Middleton* et autres qui recommandent les les saignées générales, pourrait avoir quelque fondement ; en effet, l'application du vésicatoire, dans ce cas, pourrait être nuisible, et c'est peut-être pour avoir trop peu réfléchi à l'influence de la fièvre, chez les enfans, qu'on a vu quelquefois les symptômes du croup augmenter par l'application du

vésicatoire, qui convient rarement dans les fièvres seulement inflammatoires (1).

---

(1) En général les hommes vont ordinairement d'un extrême à l'autre, parce que le vésicatoire réussit presque toujours chez les enfans atteints de l'affreuse maladie que nous traitons, parce que ce moyen est, pour ainsi dire, approprié au tempérament de l'enfance; le vésicatoire a été regardé comme le véritable spécifique du croup, sans considération des circonstances qui pouvaient en modifier l'application. De même, parce que les saignées ont paru être funestes dans un grand nombre de cas, on a de suite condamné ce remède, on l'a rejeté, comme étant absolument contre-indiqué : résultat ordinaire de l'imprudence ou plutôt de l'ignorance de certaines personnes, qui ne veulent point croire aux combinaisons d'un raisonnement éclairé en médecine, et qui, guidées seulement par l'empirisme le plus coupable, ont la bonhomie de croire qu'il existe des spécifiques pour chaque maladie, et sacrifient ainsi à leur manie de faire le bien, et quelquefois même à un intérêt sordide, la vie et la santé de leurs concitoyens. La médecine, pour l'homme honnête, demande une suite de connaissances qui ne peuvent être que le fruit d'une étude approfondie de notre organisation. Oser approcher du sanctuaire de l'humanité sans les connaissances préalables, c'est manquer à la religion

Enfin, si la fièvre inflammatoire a avec le croup, une influence mutuelle sans en être ni la cause ni l'effet, c'est-à-dire, si la complication du croup avec la fièvre inflammatoire a lieu suivant le *quatrième mode*, on sent qu'on devra agir également sur les deux

---

sociale, c'est s'exposer à des remords que l'homme dépravé peut seul désavouer. Je demande pardon à mes lecteurs de cette courte digression, sur le danger des conseils aventurés auxquels on met si peu d'importance dans la conduite ordinaire de la vie; mais c'est en général dans les ouvrages populaires qu'il est utile de relever les abus. L'épidémie de croup qui s'observa pendant la constitution automnale de 1806, a donné lieu à beaucoup de préjugés de ce genre. J'espère que les détails dans lesquels je vais entrer relativement aux indications curatives de cette maladie, démontreront d'une manière évidente, quelle tâche s'impose un médecin qui veut se livrer aux devoirs de sa profession, avec cette moralité religieuse que lui prescrit l'importance du ministère qui lui est confié, et à quels regrets déchirans s'expose sur-tout l'homme imprudent qui ose prendre sur lui la responsabilité d'un traitement, quel qu'il soit, quand il sait n'avoir point les lumières nécessaires pour en diriger la marche et modifier les indications.

maladies, combattre la violence des symptômes chez l'une et chez l'autre, et observer seulement que les moyens employés puissent être convenables aux deux maladies à la fois.

b). *Complications du croup avec les fièvres bilieuses* (1). Cette complication dont je n'ai jamais rencontré qu'un seul exemple, exige quelques considérations particulières dans les modifications qu'elle apporte dans le traitement du croup.

En général, elle ne me semble devoir avoir lieu, que suivant le *premier mode* de complication ; par conséquent ces deux maladies seront traitées séparément, et l'on fera attention seulement, à ce que les remèdes indiqués pour l'une ne soient pas contraires aux indications de l'autre, et *vice*

---

(1) Les caractères qui distinguent la fièvre bilieuse, sont : la pâleur jaune ou verdâtre du pourtour des narines et des lèvres, l'anorexie, l'enduit muqueux de la langue, l'amertume de la bouche, la douleur épigastrique, le pouls fréquent et fort, la peau sèche, la chaleur mordicante, l'invasion du froid par le dos, et la fréquente complication avec les embarras digestifs.

versâ. La saignée, par exemple, serait dangereuse, dans ce cas, et le vésicatoire seul doit être conseillé dès l'origine de la maladie. Quant à l'emploi de l'émétique que la fièvre bilieuse complicante nécessite presque toujours, il ne faut pas le négliger non plus; mais avoir l'attention de choisir parmi les émétiques à adopter, celui dont l'effet ne peut être nuisible au croup, qui, aussi bien que l'embarras gastrique, exige une éjection prompte, et demande seulement des résultats moins violens, des secousses moins vives dans l'effet qu'on en attend. Ainsi l'éjection, par exemple, qui gonflerait la face d'une manière trop sensible, éleverait avec vigueur la circulation, et la chaleur générale produirait une trop forte contraction musculaire, qui donnerait enfin lieu à des phénomènes trop intenses; cette éjection, dis-je, ne conviendrait pas dans le cas de la complication supposée; il faut préférer alors celle déterminée par l'ipécacuanha qui est presque toujours modérée, et n'est ordinairement accompagnée d'aucune secousse bien notable. L'ipécacuanha d'ailleurs, a l'avantage de

convenir à presque tous les tempéramens quel que soit le degré de leur susceptibilité individuelle, ne fait point redouter d'inflammations de son emploi imprudent, et ne provoque jamais d'efforts de vomissemens réitérés ; en général il ne faut point s'abuser sur l'emploi des émétiques dans le croup. Dans l'origine de la maladie, on doit chercher à produire l'excitation de la sensibilité de l'estomac, mais on doit aussi désirer de déterminer le moins qu'il est possible celle de la contractilité musculaire ; ce n'est tout au plus que lorsque la phlegmasie est fixée, lorsque l'inflammation des parties voisines est amendée, qu'on doit vouloir provoquer une éjection forte. Aussi, je le répète, dans la supposition d'une complication du croup avec la fièvre bilieuse, doit-on chercher à modifier les indications curatives suivant les besoins de chaque maladie, et comme l'embarras gastrique nécessite l'éjection du *mucus* qui revêt l'estomac, et que la complication du croup semble la contre-indiquer, il faut faire en sorte que l'éjection soit faible, et produise, avec les

mêmes résultats, le moins de secousses qu'il est possible.

Je ne fais mention ici que de la complication du croup avec la fièvre bilieuse continue; les fièvres intermittentes qui ne se présentent d'ailleurs avec la maladie que nous traitons, que suivant le *premier mode* de complication, offrent peu d'intérêt sous le rapport du traitement qui convient alors. Le croup exige en effet des secours très-prompts, et la fièvre intermittente peut permettre au contraire quelques retards dans l'application des moyens curatifs.

c). *Complications du croup avec les fièvres muqueuses.* La fièvre muqueuse ne différant de la fièvre bilieuse, que par le principe général de débilité et en même temps d'irritation porté sur le conduit intestinal, et déterminé particulièrement sur la membrane muqueuse, par une constitution faible, une nourriture de mauvaise qualité, une vie sédentaire, etc., on sent que tout ce qui a été dit pour la complication du croup avec la fièvre bilieuse, doit s'appliquer, à quelques modifications près, à la compli-

cation du croup avec cette fièvre muqueuse, aussi ne nous y arrêterons-nous aucunement.

d). *Complications du croup avec les fièvres malignes et putrides.* Cette complication que je n'ai jamais rencontrée dans le cours de ma pratique, peut cependant se présenter quelquefois à l'observation; elle me paraît avoir beaucoup d'analogie avec la maladie que les Auteurs, et entr'autres *Dreyssing*, ont désignée sous le nom d'*angine maligne*, *angine gangreneuse*, *cynanche maligne*, etc.; du moins en présente-t-elle tous les caractères. Cette complication qui n'a presque jamais lieu que par le *second* ou le *troisième mode* de complication, demande des soins très-actifs, et une connaissance parfaite de la *thérapeutique médicale.*

En effet, si un enfant présente tous les symptômes du croup, mais avec complication de *fièvre putride* ou *maligne*, et que l'on ait lieu de soupçonner que cette dernière maladie en ait été la cause, quel danger ne court pas le jeune malade qui en est atteint? La tuméfaction inflammatoire de la partie interne des joues, celle de la luette, des

tonsilles, du voile du palais, de la gorge, les aphthes multipliés et entourés d'un rebord rouge, qui s'apperçoivent au fond de l'arrière-bouche et paraissent autant d'ulcères disposés à passer à la gangrène, la difficulté de respirer, le son rauque de la voix, la toux croupale qui a lieu de temps en temps, la prostraction des forces, la faiblesse du pouls, l'encroûtement des dents, la sécheresse de la langue et des lèvres, et enfin le délire; sont autant de symptômes qui caractérisent cette horrible maladie, et qui sont presque toujours mortels. Heureusement que cette complication est fort rare; le traitement qui lui convient est entièrement celui de la *fièvre putride* ou *maligne* qui l'a causée; mais, je le répète, lorsque l'inflammation de la bouche, de l'arrière-bouche ou de la gorge s'est étendue jusqu'au larynx, une léthargie, la suffocation ou la gangrène, met communément fin à la vie du malade. L'attention du praticien doit donc redoubler quand un enfant atteint d'une fièvre *putride* ou *maligne*, laisse appercevoir des redoublemens rapprochés

les uns des autres, que ces redoublemens portent leur impression sur les organes de la déglutition, et qu'il paraît se faire enfin des tuméfactions inflammatoires de ce côté. Dans ce cas, le médecin doit avoir recours le plus promptement possible, à l'application des vésicatoires aux jambes, et aux bras même, s'il le faut, afin de ranimer un peu les forces vitales, combattre la tendance des organes à l'adynamie, et aider par conséquent les moyens directs qu'on ne doit point négliger dans ce cas pressant. Les boissons d'orge légèrement acidulées, le vin miellé, les potions où l'on fait entrer le sirop de quinquina, sont les remèdes secondaires sur lesquels on doit appuyer le plus, et lors même que les premiers symptômes du croup se manifesteraient, il est nécessaire de poursuivre ces indications avec constance, sans faire attention à la maladie compliquante; car alors aucun révulsif n'agirait assez puissamment, et si quelquefois on a été assez heureux pour sauver le malade, c'est en combattant avec vigueur, et l'irritabilité exquise des solides, et la dissolution

des liquides qui en est la suite malheureuse. Employer alors les moyens ordinairement indiqués contre l'angine, sans considération de l'état du malade, ce serait faire preuve d'une ignorance coupable, ce serait avancer soi-même les jours du malade; en effet, comment oser prescrire dans ce cas, par exemple, les saignées générales ou locales, les vomitifs, les fumigations, etc. ? Le vésicatoire seul est indiqué, et encore ne me déciderais-je peut-être à l'appliquer en forme de collier, à la manière accoutumée, que dans certaines circonstances. Tels sont les symptômes qui viennent se présenter à la fois chez le même sujet, lorsque le croup est compliqué de fièvres *malignes* et *putrides*.

e). *Complications du croup avec les fièvres adeno-nerveuses* (1). Les modifications que

---

(1) Le professeur *Pinel*, en parlant de ces fièvres, dit qu'elles sont dues à des émanations subtiles propres à les reproduire avec des caractères analogues, et contre lesquelles il s'excite quelquefois une réaction vive qui en délivre promptement le malade, soit par les sueurs, soit par une sorte de phlegmon critique d'une ou de plusieurs glandes lymphatiques. Quel-

cette complication apporte dans le traitement du croup, ne peuvent différer de beaucoup de celles qu'indique la complication du croup avec la fièvre *maligne* ou *putride*, auxquelles elles ressemblent d'ailleurs par le caractère contagieux et pestilentiel, qui distingue ces sortes de fièvres des autres fièvres de la même espèce.

§. II.

Complications du croup avec les phlegmasies (1).

a). Complications du croup avec les phlegmasies cutanées. La petite vérole, la rou-

---

quefois, ajoute cet illustre restaurateur de la médecine française, les forces de la vie sont tout à coup comme suspendues ou abolies, et le malade succombe brusquement dans un état de stupeur et d'insensibilité; d'autres fois il survient séparément ou ensemble des bubons, des charbons, des pétéchies avec divers symptômes propres aux fièvres ataxiques; les épidémies de la peste ont aussi leurs caractères particuliers et une marche qui leur est propre. La fièvre qui les accompagne est le plus souvent continue, la rapidité avec laquelle elle se répand dans les saisons favorables ont de tout temps produit des impressions sur le vulgaire, etc.

(1) On entend en général par phlegmasie, l'inflam-

geole, la vaccine, la scarlatine, sont celles des maladies de cette classe qu'on a vues se compliquer le plus souvent avec le croup; cette complication n'a lieu ordinairement que suivant le *troisième mode;* quelquefois cependant on a remarqué qu'elle avait eu lieu suivant le quatrième; mais quel que puisse être du reste le mode de complications qu'adopte le croup avec la petite vérole, la rougeole ou la scarlatine, toujours est-il vrai de dire que les indications curatives sont toutes à peu-près les mêmes, puisque, lors même que la petite vérole, par exemple, serait la cause du croup, il serait dangereux de ne point faire attention à la maladie complicante, et d'attendre de l'extinction de l'affection primitive la guérison du croup; en effet, si la répercussion d'un grain de

---

mation d'une partie affectée qui se manifeste par un gonflement plus ou moins douloureux, une augmentation de chaleur et une rougeur plus ou moins marquées. A ces affections locales se joint un état fébril secondaire qui se diversifie suivant la structure et les fonctions des parties affectées. (Voyez ce que nous avons dit de l'inflammation, part. 1, p. 9).

petite vérole s'est portée sur le larynx, je suppose, il est sûr qu'elle devra y déterminer des ravages dont les effets rapides pourront être funestes au malade; il faut donc, dans ce cas, faire suivre le traitement des deux maladies de front, et songer seulement à la cause qui a produit le croup; par conséquent le vésicatoire derrière les épaules ou devant le cou sera nécessaire. De même, dans la supposition ou le croup et la petite vérole seraient compliqués suivant le *premier* et *le quatrième mode*, d'un côté il est urgent de prévenir la répercussion de la petite vérole qui augmenterait les accidens, et de l'autre de diminuer l'effet que peut avoir la petite vérole sur une irritation comme le croup, dont l'impression se porte sur la membrane muqueuse du larynx, qui a tant de rapports avec les affections de la peau; donc dans tous les cas et quel que soit le mode de complication du croup avec la petite vérole, il est indispensable d'appliquer de bonne heure le vésicatoire. Je dis plus, chez tous les enfans atteints de la petite vérole, j'ai vu plusieurs médecins d'une profonde expé-

rience, recommander les vésicatoires derrière le cou, lorsque les pustules se multipliaient du côté de cette partie du corps, afin de prévenir les inflammations internes ou du larynx ou de l'œsophage, que la force de la petite vérole peut faire naître quelquefois. Quant au reste du traitement, tout ce qui convient à la curation de la petite vérole, convient également à celle du croup dans ce cas, ainsi l'on ne doit pas craindre de commettre d'erreur dans le choix des remèdes, et dans l'attention que demande l'influence que peuvent avoir les indications d'une maladie sur celles d'une autre.

La complication du croup avec *la vaccine*, présente encore moins d'intérêts que celle des précédentes maladies, elle n'a lieu que suivant le *premier mode*, et l'on sait, que, si la vaccine pouvait influer d'une manière quelconque sur la maladie que nous traitons, ce serait comme préservatif puisque le virus vaccin attirant l'humeur variolique au point de la piqûre, il se forme, en cet endroit, un point d'irritation qui détourne de toutes les parties du corps, le principe qui pourrait

donner lieu à de nouveaux points d'irritations dans différentes parties. Il est cependant une question à résoudre; dans le cas où le croup se trouve réuni à la vaccine, l'application du vésicatoire ne peut-elle pas nuire à l'effet du virus vaccin? Je pense que cette réflexion doit avoir quelque fondement, mais alors il faut aller au plus pressé. Si le vésicatoire est indiqué, la présence du virus vaccin au bras ne doit pas être une contre-indication suffisante; seulement il est prudent, dans ce cas, de vacciner de nouveau l'enfant, aussitôt après la guérison de l'angine.

Il est encore un maladie cutanée qui peut se trouver compliquée avec le croup, c'est l'érysipèle. Cette complication a lieu ordinairement suivant le *premier* et le *troisième mode* seulement; dans les deux exemples que j'ai été à même d'observer, la complication du croup avec l'érysipèle s'est présentée seulement suivant le *premier*. Une remarque que j'ai faite, c'est que dans chacun d'eux, l'érysipèle étant survenue presqu'en même-temps que les symptômes du croup s'étaient manifestés, ces derniers

ont disparu presqu'aussitôt et bien plus promptement qu'on n'aurait du l'attendre de l'application du vésicatoire. Du reste, le point important du traitement de cette complication, est de faire en sorte que le principe qui porte ses effets sur le visage, continue à agir de la même manière; sans cette attention, l'érysipèle pourrait porter quelquefois son impression aux parties internes, et l'on sent que dans la complication que nous traitons, il y serait d'autant plus disposé, que la présence du croup qui n'est autre chose qu'un nouveau point d'irritation porté sur une autre partie, l'y attirerait plus facilement. En conséquence, dans cette complication, il faut avoir soin aussi d'unir les sudorifiques aux rafraichissans; la bourrache édulcorée avec l'oxymel convient parfaitement; les lavemens, les fomentations émollientes avec l'eau de mauve et de sureau, les fumigations, et en général tous les remèdes proposés dans le traitement essentiel du croup sont indiqués également. Le vésicatoire au cou me paraît inutile, à moins que l'érysipèle ne se présente avec des

symptômes trop violens, encore ai-je souvent préféré les vésicatoires aux bras ou aux jambes ; les potions dans lesquelles on fait entrer le kermès minéral et l'antimoine sont sur-tout nécessaires ; le traitement n'offre du reste aucune particularité.

Lorsque le croup est causé au contraire par l'érysipèle, mode de complication qu'on peut supposer, mais dont je n'ai encore rencontré aucun exemple, il faut alors avoir recours à tous les révulsifs possibles, mettre à contribution les vésicatoires, les frictions d'eau de savon sur le visage, l'antimoine, etc., etc. ; dans le cas sur-tout où le croup aurait été la suite d'une érysipèle répercutée. Le croup peut encore être le résultat ou de la violence ou de l'étendue de l'érysipèle ; dans cette circonstance, il faut chercher à amander l'inflammation autant que possible ; mais alors, on ne peut se le dissimuler, le mal est presque sans remède, et ses suites sont toujours funestes au malade.

b). *Complications du croup avec les phlegmasies du tissu cellulaire et des glandes lymphatiques.* Je ne connais de maladie

de cette classe qui puisse modifier le traitement du croup, étant réunie avec lui, que la *péripneumonie* (1), mais alors le diagnostic est très-difficile; car dans la péripneumonie, comme dans le croup, la respiration est courte et accélérée, l'haleine est chaude, la toux est sèche, il y a céphalalgie, vertiges, etc.; et il est souvent presqu'impossible par conséquent de déterminer chez un malade, s'il y a complication du croup avec la péripneumonie, ou s'il n'y a simplement que péripneumonie; l'habitude de voir des malades atteints du croup éclaire ordinairement, il est vrai, sur le diagnostic à prononcer; le caractère de la toux surtout, ne laisse aucun doute sur la nature de la maladie; mais, dans la supposition où l'on n'oserait prononcer sur le siége du mal, le croup et la péripneumonie exigent tous les deux l'application du vésicatoire, on doit toujours y avoir recours le plus

(1) On entend en général par *péripneumonie*, l'inflammation propre du poumon, manifestée par une fièvre aiguë avec douleur pongitive à l'un des côtés de la poitrine, *sans augmentation bien sensible durant l'inspiration.*

promptement possible, s'il n'y a point de contre-indication ; pourtant dans le cas où l'on soupçonnerait avec la péripneumonie qui a des symptômes évidens, la réunion de l'angine tranchéale, il serait avantageux d'avoir l'attention de placer le vésicatoire sur la partie la plus élevée du *sternum*, c'est-à-dire, à la partie antérieure et supérieure de la poitrine, à peu de distance du bas du cou. Quant aux autres indications, elles sont les mêmes pour l'une et l'autre maladie, ainsi nous ne nous y arrêterons pas.

c). *Complications du croup avec les phlegmasies des membranes séreuses* (1).

---

(1) Les membranes séreuses occupent l'extérieur de la plupart des organes, dont les membranes muqueuses tapissent l'intérieur ; elles se rencontrent sur ceux sujets à de grands mouvemens ; on les voit encore autour de tous les organes essentiels à la vie, comme le cerveau, le poumon, le cœur, le testicule, etc. Ces membranes doivent être par conséquent presque toujours isolées, et représentent toutes un sac sans ouverture, qui se déploie sur l'organe qu'il recouvre, comme certains bonnets reployés sur eux-mêmes dont on s'enveloppe la tête pendant la nuit. Cette disposition des membranes séreuses offre d'après

La phrénesie (1) et la pleurésie (2) sont parmi les maladies de cet ordre, les seules qui pouvant se compliquer quelquefois avec le croup, exigent du médecin une légère attention dans la manière de diriger son traitement; en effet, la phrénésie qui,

---

cela deux surfaces, l'une libre et par-tout contiguë à elle-même, et l'autre adhérente aux organes voisins qu'elle embrasse, qu'elle isole les uns des autres, et dont elle facilite le mouvement.

(1) Nous entendons sous cette dénomination, l'inflammation d'une des parties du cerveau, ou de la membrane qui l'enveloppe, déterminée par une agitation extrême, la lésion de la mémoire, l'écoulement involontaire de larmes, la sensibilité extrême de la vue et de l'ouie, la rougeur de la face, par fois la dilatation et l'immobilité des pupilles, un état comateux, par fois par des soubresauts, des tendons, par des convulsions des muscles de la face, etc.

(2) C'est l'inflammation de la membrane qui recouvre les poumons, connue sous le nom de plèvre; il y a dans cette maladie, douleur latérale pongitive *qui augmente durant l'inspiration et les efforts de la toux*, toux sèche, c'est-à-dire avec très-peu ou point d'expectoration.

chez un enfant atteint du croup, est presque toujours l'effet de l'intensité de cette dernière maladie, mérite quelques considérations; j'ai vu des praticiens être partisans des sangsues temporales dans la phrénésie chez les enfans; dans la complication du croup comme dans l'encéphalique simple, je ne suis point tout à fait de cet avis, à moins que la phrénésie n'ait été observée depuis un certain laps de temps. Souvent, à la manière des anciens, j'ai fait appliquer, dans mon hôpital, des sangsues derrière les oreilles des enfans affectés de céphalalgies, de vertiges survenus spontanément sans causes connues, et presque toujours j'ai remarqué que l'évacuation du sang capillaire produisait un mieux-être momentané, il est vrai; mais que pour l'ordinaire il en résultait ensuite un affaissement qui devenait quelquefois plus ou moins funeste. En général je préfère, dans ce cas, l'application des vésicatoires aux jambes, les lavemens drastiques, et enfin les révulsifs un peu éloignés du siége de l'inflammation. Il en est de même de la

pleurésie,

pleurésie, qui est du reste fort peu commune chez les enfans ; mais qui cependant doit offrir plus souvent l'occasion d'employer les saignées, si l'on doit s'en rapporter aux ouvertures cadavériques faites par les auteurs, qui quelquefois ont trouvé la plèvre très-enflammée et d'une couleur brune ou sanguine. Je n'ai jamais eu occasion de rien ajouter à cette remarque.

d). *Complications du croup avec les phlegmasies des articulations et des muscles.* Les inflammations des muscles et des articulations donnant lieu à des maladies qui ne sont presque jamais affectées à l'enfance, nous n'avons rien à dire à ce sujet; nous rappelerons seulement que dans l'observation d'un croup d'adulte produit par un rhumatisme inflammatoire, que nous avons relatée dans la première partie de cet ouvrage, on fit appliquer plusieurs vésicatoires sur le lieu primitif de la douleur, dans l'intention de détourner le principe rhumatisant du larynx, où il s'était fixé en dernier lieu.

e). *Complications du croup avec les phlegmasies des membranes muqueuses* (1). C'est parmi ces maladies que se rencontrent la plupart de celles qui se compliquent le plus ordinairement avec le croup. Les *aphthes, les diverses angines, les catarrhes pulmonaires, le catarrhe intestinal, le catarrhe vésical*, etc., sont autant de maladies fâcheuses qui sont presque toujours ou la cause ou l'effet du croup.

J'ai vu deux jeunes enfans chez lesquels il s'était developpé, vers la terminaison du croup, une quantité prodigieuse *d'aphthes*, c'est-à-dire, de petits tubercules blanchâtres, superficiels, ronds, de la grandeur d'un grain de millet ou d'une lentille, qui remplissaient à la fois le palais, l'arrière-bouche et une partie de l'œsophage. Dans cette complication presque toujours fâcheuse et qui se présente ordinairement suivant le 2.° *mode* de complication, il faut avoir soin de bien

---

(1) Nous avons dit, 1.re part., chap. 1, p. 5, ce que l'on entendait en général par membrane muqueuse.

entretenir le vésicatoire, d'éviter les évacuations sanguines, d'adopter les boissons édulcorées avec l'oxymel, et d'introduire souvent dans la bouche de l'enfant, un petit plumaceau imbibé de suc de cresson miellé; quelques cuillerées de vin miellé ou d'une potion dans laquelle on fait entrer un peu de sirop de quinquina, contribuent aussi à avancer la guérison des *aphthes* qui compliquent et prolongent la maladie; ce moyen peut d'ailleurs combattre la disposition des organes à la gangrène, et l'on ne saurait trop appuyer sur son emploi. Du reste les lavemens miellés, et vers la fin de la maladie, l'usage du sirop antiscorbutique forment une partie non moins essentielle du traitement.

L'angine est encore une complication du croup qui modifie souvent son traitement; en effet, les tonssilles, les piliers et le voile du palais, la base de la langue sont assez souvent enflammés dans l'angine trachéale. Alors je ne diffère point à faire appliquer les sangsues autour du cou; car outre que cette complication suppose toujours chez le sujet malade, une disposition évidemment

inflammatoire, ces sortes d'inflammations voisines du siége du mal primitif, peuvent quelquefois s'opposer tout-à-fait à sa guérison et entretenir même l'intensité des symptômes.

Le même traitement serait pourtant funeste au malade, si l'inflammation semblait prendre un caractère équivoque, si la surface de l'arrière-bouche se couvrait, comme il arrive quelquefois, de petites taches d'une mauvaise couleur, d'ulcères bruns ou noirâtres, si la maladie présentait enfin les symptômes de l'angine gangréneuse de *Fothergill* et de *Marteau* (1), par exemple.

---

(1) *Bayley* a observé un enfant qui présenta les caractères de cette affreuse maladie. Dès le cinquième jour, dit le médecin Anglais, la respiration était très-difficile, l'expectoration accompagnée d'un son rauque, et la voix très-aiguë et élevée; le malade mourut le septième jour. A l'ouverture du cadavre, on trouva toute la surface de l'arrière-bouche ulcérée et recouverte d'une escarre noirâtre; les tonsilles étaient presqu'entièrement détruites, tandis que l'intérieur du tube aérien ne présentait aucune trace d'ulcération, d'inflammation ni de couenne. (*Obs. déjà rapportée, prem. part., p. 40*).

En effet, on sent qu'alors, il faudrait adopter au contraire un traitement tout à fait anti-putride, et que malgré le danger imminent du malade, il serait du devoir du médecin philosophe, de mettre tout en œuvre pour combattre les effets du mal, par les toniques les plus propres à rendre aux forces vitales l'énergie qui leur manque.

La complication du croup avec *le catarrhe pulmonaire*, n'est pas moins dangereuse que la précédente. Car l'inflammation des bronches étant ordinairement la cause du croup qui survient alors, cette inflammation faisant même presque partie du croup, il s'ensuit que la maladie est plus générale, que la fièvre est plus tenace, que la respiration est plus difficile, que les symptômes enfin sont plus intenses. *Chambon* prétend, il est vrai, que dans tous les croups qu'il a observés, une quantité de pus très-remarquable se faisait remarquer dans les poumons, ce qui détruirait mon pronostic; mais cette observation n'est pas ordinairement vraie, et dans la plupart des enfans morts du croup, dont j'ai été à même de

faire l'ouverture, je n'ai rencontré que dans quelques-uns, la membrane muqueuse des bronches un peu phlogosée. Je puis donc avec raison considérer séparément l'inflammation des bronches et celle de la trachée, et dire que la première complique d'une manière fâcheuse la seconde, si telle a été la remarque que j'en ai faite. Le jugement seul indique d'ailleurs que ces deux maladies doivent être différenciées: tous les auteurs ont établi une ligne de démarcation entr'elles, et lorsqu'elles viennent s'offrir sur le même sujet à la fois, quoique le diagnostic soit assez souvent difficile, il serait assurément fâcheux de ne point reconnaître la complication, qui peut modifier le traitement d'une manière quelquefois notable.

Dans la complication du croup avec le catarrhe pulmonaire qui, pendant la constitution de 1806, a été très-ordinaire, puisque le croup a été presque toujours causé par cette espèce de catarrhe, on s'est généralement bien trouvé des légers sudorifiques, ainsi que des loochs, auxquels on

faisait ajouter deux grains de kermès minéral et un peu de sirop de coquelicot ou d'oxymel simple. Presque toujours, outre la toux croupale, il y avait une oppression qui paraissait tenir à une cause plus interne que l'inflammation de la gorge, et qui une fois dissipée entraînait avec elle la guérison de la maladie secondaire. L'inspiration des vapeurs émollientes réussissait sur-tout dans ce cas.

Quant à la complication du croup avec le *catarrhe intestinal*, elle est presque toujours fâcheuse, parce qu'un des caractères distinctifs de cette maladie est l'épuisement progressif où elle jette le malade, et qu'elle dispose presque toujours à une dégénération des solides et des liquides, qui, en arrêtant quelquefois les progrès du catarrhe trachéal, nuit à la terminaison de cette affreuse maladie, et amène plus facilement à une atonie des membranes muqueuses du larynx, symptôme presque toujours mortel chez les enfans atteints du croup. Aussi l'application des toniques sur les surfaces même des intestins est-elle utile dans ce cas. Les

auteurs recommandent les amers, le quinquina, les ferrugineux, le camphre, l'opium, etc. Je n'ai jamais eu occasion de faire usage de ces agens directs; mais dans une semblable complication, M. *Lacoste*, chirurgien de Paris, m'a dit s'être bien trouvé de ce dernier médicament pris à l'intérieur. Ce fut, sur un enfant du faubourg S. Marceau, âgé de trois ans et demi. Atteint des premiers symptômes du croup, il fut en même temps affecté d'une diarrhée assez fétide, brunâtre, noirâtre, muqueuse; toute l'habitude du corps était dans une prostration de forces inquiétante; la toux semblait évidemment *croupale*, la respiration était sifflante, et la tête rejetée en arrière, mais un peu penchée sur le côté, annonçait le peu d'énergie du malade, sous l'apparence d'une situation pénible et douloureuse. De suite un large vésicatoire, et deux moindres aux cuisses furent appliqués; de demi-heure en demi-heure on fit prendre au malade une cuillerée à café d'une potion cordiale et émétisée; mais ce dernier moyen ne produisit aucune élévation dans

le pouls, les secousses spasmodiques de l'estomac qu'il produisait n'étaient que momentanées, et le malade retombait dans l'affaissement deux minutes après. Enfin on le mit à l'usage du quinquina et d'une eau de riz légère : mêmes résultats, les excrétions ne firent qu'augmenter. La complication du croup, dans ce moment, était pire que le croup lui-même : M. *Lacoste* eut recours, pour dernière ressource, à une potion anti-dyssentérique, a laquelle il donna pour *bases*, le laudanum, la teinture de rhubarbe et le sirop de quinquina. Dès la sixième cuillerée environ, les accidens se calmèrent ; les pulsations du pouls devinrent plus fréquentes et montrèrent plus de vigueur, les symptômes du croup eux-mêmes semblèrent se dissiper ; la toux seule était plus fréquente, mais peu à peu elle se montra plus facile, si bien que le douzième jour, le malade était hors de danger. Cette observation qui m'a été communiquée, comme un observation curieuse, l'est réellement, si les symptômes de l'angine trachéale ont existé ; mais j'aurais voulu avoir

des détails plus circonstanciés, sur la marche de la maladie et sur ses caractères spécifiques, pour prononcer avec plus d'assurance.

Toujours est-il vrai de dire, que l'application des toniques internes et directs, est d'indication urgente dans la complication du croup et du catarrhe intestinal, que ces seuls agens pharmaceutiques doivent être adoptés, et que si l'usage des astringens peut être de quelqu'utilité, dans ce cas, c'est unis aux toniques, sans lesquels on s'exposerait à des accidens plus ou moins graves, comme l'expérience l'a prouvé dans plusieurs lienteries prononcées.

Il ne me reste plus, pour avoir examiné chacune des diverses phlegmasies des membranes muqueuses qui peuvent, en compliquant le croup, modifier son traitement, que de parler de la complication de cette maladie avec le *catarrhe vésical*. J'en ai eu un exemple, sur la personne du petit Tass.. D., dont j'ai déjà fait mention dans le cours de cet ouvrage, et je ne doute point que cette observation n'ait été faite plusieurs fois par

les praticiens observateurs, sur-tout par ceux qui sont partisans de l'application du vésicatoire dans cette affreuse maladie. On sait que le catarrhe de la vessie est souvent occasionné d'ailleurs par diverses métastases. *Lieutaud* rapporte l'exemple d'un homme qui, après avoir éprouvé une affection catarrhale, qui s'était portée sur la gorge et sur les poumons, se trouva tout-à-coup guéri du mal de gorge et de celui de poitrine, aussitôt qu'il ressentit des douleurs de reins et de la vessie, qui présentèrent tous les symptômes et les résultats de l'affection de ces organes importans de notre économie. Dans l'exemple que j'ai cité du jeune Tass.. Duch..., la complication du catarrhe de la vessie avec le croup, eut lieu suivant le 2.° *mode de complication*, c'est-à-dire, que le croup fut évidemment la cause de la maladie complicante; les remèdes qui furent employés pour en arrêter les progrès, déterminèrent peut-être aussi la maladie; mais ce serait vouloir méconnaître tout-à-fait l'influence qu'a l'altération d'une portion de la membrane muqueuse,

d'une partie sur celle d'un autre portion de la même membrane, que d'attribuer au vésicatoire qui fut appliqué au cou, seulement, les urines muqueuses, jaunâtres, quelquefois brunâtres et noirâtres, qui se firent remarquer dès la terminaison du croup chez le jeune Tass... Pourquoi, si le vésicatoire seul eût été la cause du catarrhe vésical, cet effet n'aurait-il point été produit dès les premiers temps de l'application du vésicatoire ? Je le répète, ce serait se refuser à l'évidence, ce serait mettre en doute des phénomènes physiologiques avérés, que de ne point penser que le catarrhe vésical, survenu chez le jeune Tass.., a peut-être été déterminé par la propriété qu'ont les cantharides, d'irriter l'intérieur de la vessie, mais qu'il a été évidemment aussi une de ces terminaisons critiques que les anciens savaient si bien apprécier, et que les auteurs modernes, négligent peut-être un peu trop aujourd'hui.

Quoiqu'il en soit, ou la complication du catarrhe vésical avec le croup est l'effet de cette dernière maladie, ou elle est

celle des remèdes employés pour la combattre.

Dans le premier cas, la maladie compliquante n'est pas un inconvénient ; elle peut être au contraire un bien, si ses symptômes ne se manifestent pas d'une manière trop intense ; aussi n'est-il pas indifférent d'examiner de temps en temps la nature des urines, afin d'aider ou de réprimer les effets du catarrhe vésical, si cette complication vient à avoir lieu.

Dans le second cas, elle peut conduire à des résultats fâcheux, et il est important d'y remédier promptement. Il est préférable encore de l'éviter. En général, on met trop de précipitation dans l'application du vésicatoire ; car, outre le danger auquel on s'expose en examinant légèrement si le vésicatoire convient ou non, dans tel ou tel croup supposé, on coure encore celui qu'entraîne après elle, l'application d'un exutoire dont la composition, la forme, la nature doit varier suivant les diverses circonstances qui la nécessitent. Aussi presque jamais ne me suis-je servi du vésicatoire, que comme

rubéfiant, c'est-à-dire, que je ne le laisse ordinairement sur le siége où il a été appliqué que sept à huit heures au plus, et dans tous les cas, je fais ajouter à la poudre de cantharides, quantité suffisante de camphre ou d'opium; de cette manière, j'évite et la propriété qu'ont les cantharides de porter de l'irritation sur l'organe de la vessie, et la disposition qu'une trop forte vésication entretenue sur une partie délicate et sensible, donne au systême cutané de prendre promptement le caractère gangréneux.

Pourtant, si, pressé par le danger, ou faute de remèdes convenables, on s'est vu forcé d'avoir recours au vésicatoire à la manière accoutumée, et si la maladie s'est compliquée d'un catarrhe vésical, ou d'une irritation quelconque de la vessie, on devra au moyen d'un peu de petit lait, d'une tisane de pariétaire, de flanelles trempées dans des décoctions émollientes, et enfin à l'aide des moyens usités, prévenir les accidens, diminuer l'inflammation, et faire en sorte de n'avoir à combattre que la maladie primitive qui offre assez de dangers par elle-même

d'ailleurs, pour qu'on n'ait à songer qu'aux moyens d'en arrêter les progrès.

§. III.

Complications du croup avec les hémorragies.

Je ne m'attacherai à examiner que celles des hémorragies qui peuvent se compliquer avec le croup d'une manière importante pour le traitement. En général elles se compliquent avec lui, suivant le 2.e et 4.e *mode de complication*, et ne présentent d'autre intérêt pour le médecin, que de lui fournir un nouveau signe, qui, pendant le cours du traitement, lui aide à en établir plus sûrement les bases. Quelquefois sans doute, les hémorragies peuvent devenir des maladies sérieuses par elles-mêmes, par l'évacuation du sang trop long-temps prolongée, mais en général elles ne sont que symptômatiques.

a). *Complications du croup avec l'hémorragie du nez.* C'est une des plus communes. Deux circonstances peuvent y donner lieu; ou elle est marquée par tous les symptômes d'une augmentation et d'une direction

particulière des forces vitales vers la tête : mouvement plus véhément des artères des tempes, couleur plus rouge de la face, pouls plein, fort, douleur et pesanteur de la tête, lassitude des membres, etc., je l'appelle *active ;* ou, l'hémorragie survient, sans être précédée d'aucune excitation préliminaire : nul prurit, nul sentiment d'ardeur dans les environs de cette partie, nulle apparence d'une répartition inégale de la chaleur animale, débilité et dépression du pouls (1), couleur rouge du visage par momens seulement, etc., et je l'appelle *hémorragie passive.* Dans l'une et l'autre sorte d'hémorragie, l'on sent qu'il serait absurde de rencontrer les mêmes indications. Dans le premier cas, le praticien doit y voir le besoin d'une évacuation plus copieuse que celle qui aura probablement été provoquée dans l'origine du traitement, et quelques pincées de poudre sternutatoire, ou l'application de 3 ou 4 sangsues autour

---

(1) *Pinel : Nosographie philosophique. tom.* 2, *p.* 12; *Paris,* 1803.

du cou, détruiront la disposition à la congestion sanguine, et aideront la guérison du croup. Dans le second cas, il faudra au contraire appuyer sur les toniques, et tâcher de rendre aux exhalans le ton qu'ils ont perdu, seul moyen d'ailleurs d'appaiser l'hémorragie et de combattre la dégénérance des liquides et des solides qui en est la cause non équivoque.

b). *Complications du croup avec les autres hémorragies.* On sent que les mêmes considérations peuvent être appliquées aux autres sortes d'hémorragies du système muqueux, qui viennent quelquefois compliquer le croup. Elles se réduisent du reste, chez les enfans, à certaines hémorragies communes aux deux sexes, à *l'hémophtysie* (1), à *l'hématemèse* (2), *à l'hématurie* (3), *et aux*

---

(1) Crachement de sang, causé par l'exhalation ou la rupture de quelques vaisseaux des poumons.

(2) C'est la dénomination que l'on donne au vomissement de sang.

(3) Ou pissement de sang.

hémorroïdes (1), affections toutes fort rares chez les enfans du premier âge.

§. IV.

Complications du croup avec les névroses.

Parmi les *névroses* (2), je ne vois que les *convulsions, les vomissemens spasmodiques, le hoquet* et *la coqueluche*, qui puissent compliquer le croup de manière à modifier le traitement de cette dernière maladie.

a). Complications du croup avec les convulsions. Les convulsions sont quelquefois unies au croup suivant le 1.er et le 2.e *mode de complication*, c'est-à-dire, que les deux maladies peuvent co-exister ensemble, sans que l'une influe sur la marche de l'autre, et quelquefois le croup étant la cause des convulsions.

---

(1) C'est un écoulement de sang par les vaisseaux de l'anus, ou seulement la dilatation de ces vaisseaux causée par une trop grande abondance de sang.

(2) C'est le nom que le professeur *Pinel* a donné aux affections nerveuses en général.

Quand les convulsions déterminées par une cause étrangère se manifestent pendant le traitement du croup, elles sont ordinairement difficiles à guérir, par l'incertitude où l'on est d'atteindre promptement à la cause qui les occasionne. La constipation, la présence des vers, le travail des dents, la répercussion d'une humeur habituelle, l'intensité du catarrhe trachéal, etc., sont autant de causes qui peuvent avoir déterminé cette malheureuse complication; aussi doit-on chercher à mettre en usage tous les moyens qui peuvent faire découvrir la cause. Dans cette intention, aussitôt que quelques convulsions se manifesteront, on aura soin de tenir le ventre du malade libre, et de susciter sans relâche quelques évacuations alvines; on s'informera, auprès des parens, si l'enfant était sujet à des affections humorales, cutanées ou muqueuses, et dans ce cas, on tentera de rappeler la cause matérielle sur les parties externes où elle avait fixé primitivement son siége : souvent la même cause qui a produit les convulsions a donné lieu au croup. On ne négligera pas

non plus de dégager la tête par des évacuations sanguines, si l'on pense que les convulsions tiennent à l'intensité du croup, à la plénitude du cerveau qui en est résulté; enfin, on s'éclairera sur la cause des convulsions, et si l'on ne parvient point à la découvrir, et que le mal augmente ou persiste, on aura recours aux antispasmodiques généraux, que l'on soumettra toujours aux modifications que la complication du croup nécessite. C'est alors sur-tout que les grands bains tièdes, indiqués par *Brewer* et *Delaroche* peuvent être administrés. On conseille aussi dans ce cas, quelques cuillerées à café d'une potion à laquelle on donne pour bases, l'alkali volatil, et le laudanum, recommandant seulement de n'user de ce remède qu'avec modération, et d'en cesser l'usage, aussitôt que les accidens auront disparu.

b). *Complications du croup avec les vomissemens spasmodiques.* Cette complication n'est fâcheuse, que lorsqu'elle survient dans l'invasion du croup, parce qu'alors elle excite la contractilité musculaire, et porte avec trop d'énergie le sang vers la

gorge; un gros de magnésie, mêlé à un demi-gros d'extrait de rhubarbe en poudre et un peu de sucre, suffit cependant pour arrêter les vomissemens dans ce cas; on peut y joindre l'application d'un emplâtre de thériaque, ou quelques fomentations d'huile d'œillet et de menthe, sur la région cardiaque.

Quand le vomissement survient lors de la formation de la membrane dans le larynx, il ne peut être nuisible ni dangereux; il suffit de s'en rendre maître aussitôt que la maladie primitive a cédé, ce qui n'arrive que trop rarement, vu la gravité de la maladie à cette époque.

c). *Complications du croup avec le hoquet.* Il est encore une troisième névrose que j'ai vu se compliquer deux fois avec le croup, et à laquelle sont assez sujets les enfans, par la grande sensibilité de leurs organes à éprouver une impression forte de la part des agens irritans, c'est le *hoquet*. Dans les deux circonstances où j'ai été à même de l'observer, il était rare et peu remarquable. Quelques prises d'un mélange de six grains

de musc, sur parties égales de sucre, ont suffi pour le vaincre.

d). *Complications du croup avec la coqueluche.* La coqueluche est une toux convulsive propre aux enfans, qui peut se compliquer avec le croup ; elle a son principe primitif dans l'estomac, et est accompagnée assez souvent d'une excrétion de mucosités ou d'un liquide séreux. Cette maladie qui a par conséquent ses caractères assez distincts de ceux du croup, comme on le verra dans la dernière partie de cet ouvrage, demande cependant un esprit exercé, pour être traité convenablement dans sa complication avec le croup. En effet, si la complication de ces deux maladies a lieu suivant le 1.er *mode de complication*, point de doute qu'il faille de suite évacuer l'estomac, car le gonflement des veines de la tête, la pulsation très-forte des artères de cette partie que la coqueluche provoque, les éternumens, le hoquet, etc., auxquels elle donne lieu, sont autant de symptômes qui pourraient faire prendre au croup un caractère plus aigu, et par conséquent plus grave ; mais

si au contraire la complication du croup avec la coqueluche a lieu suivant le 2.e *mode*, c'est-à-dire, si le croup est la cause de la toux convulsive ; alors il faut bien se garder d'agir sur l'estomac, on ne ferait qu'augmenter l'irritation que celle des voies aériennes a provoquée par sympathie. Les lois de la sagesse la plus expérimentée recommandent au praticien, de tourner alors toutes ses vues curatives vers le croup seulement : nouvel exemple remarquable de l'importance de distinguer les différens modes de complications des maladies entr'elles.

§. V.

Complications du croup avec les maladies lymphatiques.

La plupart des maladies de cette classe qui peuvent se rencontrer réunies avec le croup, étant autant de maladies dont la marche est ordinairement longue et souvent chronique, offrent peu d'intérêt quant à leur influence sur le traitement du croup, toutes les fois qu'elles se compliquent avec lui, suivant le 1.er *mode de complication*, c'est-à-dire, toutes les fois qu'elles se trouvent

réunies au croup par simple co-existence. Mais quand le croup est compliqué avec quelqu'une des maladies lymphatiques, suivant le 2.° *mode de complication*, que la maladie complicante a par conséquent donné lieu au croup, il est important dans ce cas de saisir les indications que viennent offrir ces deux complications. En effet, n'avons-nous pas vu que la répercussion des croûtes laiteuses, causa le croup chez le fils de M. le sénateur P. G., et ne pouvons-nous pas concevoir de même que celle d'une dartre, d'une teigne, ou d'une humeur écrouelleuse quelconque, donne naissance à la même affection ? S'il en est ainsi, de quelle importance alors, sera le traitement basé sur la connaissance de la cause qui a engendré la maladie ? Point de doute, il faudra rappeler par des moyens héroïques et prompts, la cause du mal à la partie qu'elle avait adoptée primitivement pour siége, c'est mon avis; j'en appelle à l'expérience de tous les praticiens.

Telles sont les modifications que j'ai cru devoir indiquer à l'égard du traitement

que

que les diverses complications du croup entraînent avec elles. La méthode que j'ai suivie pour décrire la maladie que nous venons de traiter, peut s'appliquer également à toutes les maladies quelles qu'elles soient. En général les Manuels, en médecine, sont ordinairement trop circonscrits ou trop scientifiques. L'un et l'autre de ces excès a pourtant des inconvéniens qu'il faut éviter : le premier c'est de rendre la science trop facile aux yeux du commun des hommes qui, séduits par des préceptes généraux, des formules hasardées et un style aphoristique soutenu, croyent être imbus de toutes les connaissances qu'exige la pratique de la médecine, parce qu'ils trouvent, dans la plupart des Manuels, une suite de remèdes applicables à telle ou telle maladie donnée; ils ne sentent point que les modifications que nécessite l'application de ces remèdes, est la partie la plus difficile de la thérapeutique médicale. Le second inconvénient n'est pas moins grave, il détruit essentiellement le véritable but des Manuels; il fait plus, il remplit l'esprit des malades d'ex-

plications vaines, de systêmes absurdes; il accoutume l'homme souffrant à vouloir expliquer tout en médecine, quand il y a si peu à expliquer; il rend ridicule enfin la science, parce qu'il la met hors de la portée du vulgaire.

J'ose espérer que la marche que j'ai suivie dans le cours de cet ouvrage, et que je me propose d'appliquer successivement à l'étude de plusieurs maladies, sera de quelqu'intérêt pour les personnes qui ne se laissent point prévenir contre les méthodes analytiques. J'ai cherché du reste à marcher entre les deux écueils que je viens de faire connaître, et si les mères de famille trouvent dans ce petit Manuel tous les dévéloppemens qui leur sont nécessaires pour diriger une maladie, dans le cas où des circonstances impérieuses les obligeraient à porter le remède elles-mêmes; je ne mets point de doute qu'il les rendra défiantes, toutes les fois que la maladie présentera la moindre complication, toutes les fois qu'elles seront à même de s'appuyer des conseils d'un médecin éclairé.

TROISIÈME PARTIE.

Pronostic du croup.

Pour traiter la science du pronostic d'une manière propre à l'éclairer, pour donner à cette branche de la médecine si fallacieuse en apparence, le degré de certitude qui lui convient, il faudrait non-seulement comparer la marche des maladies chez divers individus, d'après un nombre suffisant d'observations complettes, et examiner scrupuleusement quels phénomènes succèdent pour l'ordinaire à la réunion des de certains symptômes; mais il faudrait encore tirer les divers pronostics de ces maladies, de l'influence que chaque cause disposante ou déterminante, externe ou constitutionnelle, doit avoir sur leur marche et leur nature; il faudrait établir chacun de ces pronostics sur la variété des symptômes, sur les différens modes d'invasion et

de terminaison que les maladies voudraient plus particulièrement affecter ; il faudrait enfin calculer également l'influence des complications qui tendent à les rendre plus ou moins fâcheuses, et ne pas négliger non plus celle des moyens curatifs eux-mêmes, dans le cours du traitement.

Les résultats d'un travail aussi complet, ne pourraient être que lumineux sans doute, ils donneraient à la partie la plus belle et la plus brillante des connaissances du praticien tout l'éclat qui lui convient; ils seraient dignes enfin de cet art admirable, qui, pour parler le langage de Platon, peut faire regarder le médecin, comme une sorte d'imitation des Dieux.... (1) ! Mais de tels développemens demanderaient un volume, et je crains d'avoir déjà trop étendu ce petit Manuel; je me bornerai donc, à la manière des anciens, à donner une suite de pronostics, que je vais présenter sous

(1) Voyez le discours sur les rapports de la médecine avec les sciences physiques et morales, de mon célèbre et respectable ami, le professeur *Alibert* : mem. de la soc. méd. d'émul. de Paris, 2.e an., p. ij.

la forme d'aphorismes, afin que le souvenir en soit plus facile, et le développement plus concis; ils sont la plupart tirés d'auteurs connus et déjà cités.

I.

Plus l'enfant est jeune, plus on doit craindre pour ses jours.

I I.

Dans l'enfance, cette maladie est toujours plus grave, et sa marche plus rapide que dans l'âge adulte.

I I I.

Le croup est plus dangereux quand il règne épidémiquement, que lorsqu'il est sporadique.

I V.

Plus le siége du mal est près de l'épiglotte, plus le danger est grand.

V.

Les récidives sont aussi redoutables que les premières attaques.

VI.

Plus la dyspuée est intense, plus la maladie est grave.

VII.

L'agitation, l'anxiété, l'assoupissement, la faiblesse du malade, la fréquence, la petitesse et l'irrégularité des pulsations, les sueurs froides, la lividité et le gonflement de la face, sont autant de phénomènes secondaires qui rendent le pronostic fâcheux.

VIII.

Plus les accès de toux sont fréquens, plus le danger est pressant.

IX.

Si le pouls, qui, dans les accès de toux est ordinairement accéléré, quelquefois dur et plein, bat avec célérité, tel qu'il semble fuir sous le doigt, et devient tout-à-coup petit et mou, la maladie est presque toujours mortelle.

X.

De même quand la toux s'éteint, faute

d'action de la part des poumons, le malade est en danger.

X I.

La facilité de respirer que procure une expectoration abondante où le vomissement, n'est pas une preuve certaine que la cause du croup est détruite.

X I I.

Rarement l'enfant meurt dans le premier période de la maladie.

X I I I.

L'on ne doit pas toujours préjuger favorablement de l'issue de la maladie, lorsque la voix cesse d'être aiguë et glapissante. *Home*, rapporte une observation où le malade mourut le jour même que ce changement eut lieu.

X I V.

Quand la présence de la membrane est évidente, la maladie est presque toujours mortelle.

X V.

Soit que l'expectoration de mucosités ou

de lambeaux membraniformes se fasse spontanément, ou qu'elle soit provoquée par l'art, elle fait rarement prévoir la terminaison que l'on doit attendre : souvent le soulagement n'est que momentané, et l'affection reparaît ensuite avec plus d'intensité (1).

X V I.

Les urines sont un signe presqu'indifférent pour le pronostic du croup ; que les urines soient troubles ou blanches, cet état n'influe en rien sur l'issue de la maladie. Quelquefois il précède une terminaison

---

(1) Le fils unique de Leroy, de Montpellier, âgé de six ans et demi, en est un exemple frappant. Saisi du croup le 6 septembre de l'année 1778, il rendit le 13, par les efforts du vomissement, une matière purulente, et peu après une peau membraneuse d'un blanc sale ; d'une forme ovale, et de la grandeur d'une pièce de 24 s., qui fit éprouver au jeune malade un soulagement manifeste, si bien qu'on le crut sauvé. Mais le 14, il parut un redoublement, et dans la nuit suivante il mourut. Plusieurs auteurs relatent des cas semblables, entr'autres les docteurs *Brewer*, *Callisen*, etc.

heureuse et prochaine, mais ce pronostic n'est pas certain (1).

X V I I.

Lorsque la maladie ne fait que des progrès entrecoupés de repos, c'est un bon signe.

X V I I I.

Quand le croup se complique d'une autre maladie, le danger est presque toujours plus grand.

X I X.

Le croup abandonné à lui-même, est mortel.

X X.

L'émétique donné au commencement de la maladie est rarement salutaire.

---

(1) En effet, les urines du malade dont parle *Landun*, furent telles le 7.[e] jour, et le malade guérit effectivement; mais *Salomon* cite une observation semblable, où l'enfant périt dès le lendemain.

QUATRIÈME
ET DERNIÈRE PARTIE.

Diagnostic du croup.

On entend en général par diagnostic, en médecine, la science des signes les plus propres à distinguer les unes des autres les maladies qui se ressemblent. Pour acquérir cette science, le moyen le plus certain sans doute c'est d'étudier avec soin l'histoire de la maladie que l'on veut décrire, c'est de saisir les principaux traits qui la caractérisent; mais une seconde méthode, et qui n'est pas moins utile au médecin observateur, pour se pénétrer davantage du véritable *facies* de cette maladie, c'est de se présenter à lui-même un tableau raccourci des affections qui lui ressemblent, c'est de rapprocher dans un même cadre les signes qui distinguent chacune d'elles.

Pénétré de l'importance de ces deux manières d'établir le diagnostic de l'affreuse maladie que nous traitons, nous avons commencé par examiner avec soin les signes qui lui étaient propres, nous allons maintenant terminer notre travail, par offrir en colonnes séparées le parallele du croup, avec toutes les affections qui ont avec lui quelque analogie. (*V. le Tableau ci-joint*).

F I N.

u 6



PARALLÈLE DU CROUP

Avec l'angine inflammatoire, l'angine gangréneuse de Fothergill, *l'asthme de* Millar, *ou asthme convulsif des enfans ; la coqueluche, la pleurésie, le catharre pulmonaire, etc.*

Croup ou catarrhe trachéale.	*Angine inflammatoire.*	*Angine gangréneuse de Fothergill.*	*Asthme convulsif des enfans.*	*Coqueluche.*	*Péripneumonie.*	*Catharre pulmonaire.*	*Pleurésie.*	*Phthisie laryngée.*
DOULEUR vive et continue au fond de la gorge, sans aucune apparence d'altération ni d'inflammation aux parois de l'arrière-bouche, et sans aucune difficulté dans la déglutition; gêne considérable, mais avec des rémissions marquées, dans les mouvemens d'inspiration et d'expiration qui deviennent de plus en plus difficiles et plus douloureuses; disposition de la tête à se jeter en arrière lorsque l'enfant tousse avec violence; pouls irrégulier, serré et fréquent; bouffissure et rougeur insensible du visage; chaleur presque toujours brûlante; enfin toux rauque, dure et courte. (*Part. I, ch. I, art.* 3, *p.* 21.)	GONFLEMENT, chaleur, rougeur et douleur des glandes amygdales et du voile du palais; respiration moins gênée que dans le croup; déglutition très-douloureuse; quelquefois petits points blancs qui recouvrent les amygdales; d'autres fois douleur aiguë qui se propage jusqu'à l'oreille interne, avec sentiment de crépitation aussitôt qu'on fait exercer quelques mouvemens à la mâchoire inférieure; du reste figure rouge et animée; céphalalgie et souvent complication d'embarras gastrique, avec enduit jaunâtre de la langue; bouche pâteuse; région épigastrique douloureuse, ventre tendu, urines rares; paroxismes ordinairement marqués.	POULS petit et vite, mais irrégulier; presque toujours éruption scarlatine; respiration difficile, avec tuméfaction inflammatoire assez légère, d'une couleur rouge foncée, occupant les parties internes des joues, la luette, les tonsilles, le voile du palais et la gorge; sensation désagréable au fond de la gorge; odeur fétide rendue par le malade; assoupissement; bientôt apparution sur les glandes amygdales et sur la luette, d'une quantité de plaques blanches, grises, puis noirâtres, entourées d'une aréole très-rouge, qui bientôt tombent, et laissent à nud des ulcères plus ou moins profonds, desquels découle une matière ichoreuse.	ORDINAIREMENT invasion la nuit par un cri involontaire et très-douloureux, et de suite respiration difficile, accélérée, petite, et accompagnée d'un bruit sourd; larmoyemens; visage bouffi et rouge; pouls petit, serré et convulsif; point de toux; constriction et serrement de poitrine extrêmes; terminaison par l'éternuement, la toux, le vomissement ou la diarrhée, ou intermission des douleurs par un sommeil pendant lequel l'enfant ne paraît point souffrir; retour du premier accès, d'une manière encore plus intense, et enfin mort avec tous les symptômes qui accompagnent la suffocation ou éloignement progressif des accès. Cette maladie attaque seulement les enfans à la mamelle et les adultes.	EFFORTS extrêmes de la toux, et suite non interrompue de plusieurs expirations pour une seule inspiration, avec ou sans excrétion de mucosités ou d'un liquide séreux; gonflement des veines de la tête, pulsation plus forte des artères de cette partie; visage coloré, quelquefois hoquet, éternuemens; et par la violence de la toux, déjection des urines et des matières fécales. [*Pinel.*]	POULS fréquent et dur, sentiment d'ardeur dans la poitrine; rougeur vive des pommettes, du côté du poumon affecté; gêne de la respiration plus ou moins marquée, mais toujours plus prononcée pendant l'inspiration et quand le malade reste couché sur le côté affecté; toux avec expectoration muqueuse dès les premiers jours, mêlée plus ou moins de sang; douleur pongitive à l'un des côtés de la poitrine.	TOUX avec expectoration muqueuse; sentiment d'oppression; céphalalgie qui augmente par les efforts de la toux; fréquence de la respiration; sentiment d'oppression; paroxismes souvent marqués par des alternatives de chaud et de froid.	DOULEUR aiguë qui occupe l'un et l'autre côté, et se prolonge ordinairement jusques au dos ou à la région sternale; chaleur, soif, perte de l'appétit, respiration difficile, oppression considérable, et anxiétés; visage rouge, tête douloureuse; pouls dur, fréquent, fort; toux légère ou nulle; peu ou point d'expectoration; urine rouge et limpide; fièvre presque continue; paroxismes le soir. Cette maladie affecte rarement les enfans du premier et du second âge.	DANS le commencement de la maladie, fièvre légère ou nulle; peu de gêne dans la déglutition; aridité de l'arrière-bouche; sorte de douleur fixe à la partie supérieure du sternum; difficulté de respirer; changement du son de la voix; bientôt fièvre lente; augmentation de douleur dans la trachée; excrétion de mucosités sous forme purulente; toux, plus grande difficulté d'avaler; anxiétés, maigreur, voix très grêle; enfin diarrhée, sueurs colliquatives, enflure des pieds, dépérissement lent. Cette maladie, qui est ordinairement causée par un petit ulcère qui a son siége à la partie interne du larynx n'affecte jamais que les adultes.

Il est encore d'autres maladies que l'on pourrait confondre avec le croup. La présence de certains corps étrangers venus du dehors, par exemple, peut simuler quelquefois l'existence du croup. La difficulté de respirer, dit *Schwilgué*, l'altération de la voix, une douleur locale, une toux convulsive, de l'agitation, l'irrégularité du pouls, les rémissions et les intermissions plus ou moins longues dans les symptômes, sont autant de caractères communs à l'une et à l'autre de ces deux affections; mais on reconnaîtra aisément la présence d'un corps étranger venu du dehors, à l'apparition subite des symptômes, immédiatement après la déglutition, à une douleur très-aiguë qui change de place à la suite de certains mouvemens, enfin à un emphysème qui se manifeste au cou.



ERRATA ET ADDITIONS.

P. 3. Ajoutez à la fin de la note : *pomme d'Adam*, c'est-à-dire, tubérosité formée sur la partie antérieure du cou par le cartilage thyroïde.

P. 13, lig. 3. Au lieu *de toux habituelles ou opiniâtres*, etc., lisez : de toux habituelles ou opiniâtres, du travail de la dentition, etc. En effet, c'est à tort que j'ai oublié de faire mention de cette cause la plus ordinaire du croup. Depuis l'impression de cet ouvrage, j'ai traité la plus jeune des enfans de M. Jules D.., âgée d'environ 18 mois, et affectée d'une fièvre inflammatoire avec redoublemens, qui a été occasionnée par une dentition tardive et difficile. Les symptômes avaient encore la même intensité, lorsque tout-à-coup, le 2 mai de l'année courante, il se manifesta chez la jeune malade, une inflammation du larynx qui calma un peu l'affection primitive,

mais qui donna lieu aux accidens les plus graves. En effet, vers le milieu du jour, la malade ne pouvait plus respirer avec facilité et sans sifflement, qu'en inclinant fortement la tête en arrière; son pouls était vif et ondulant; il y avait assoupissement, toux rauque et courte, visage bouffi et rouge, chaleur moîte; la déglutition était cependant facile. Appelé à temps, je reconnus de suite le danger où était la malade, et mon diagnostic ne fut pas incertain : les symptômes qui caractérisent l'invasion du croup étaient trop évidens; aussi je ne tardai point à faire appliquer une sangsue derrière chaque oreille, et à prescrire l'usage d'un potion légèrement émétisée avec le kermès et l'ipécacuanha. L'évacuation sanguine qui résulta de l'emploi du premier moyen, eut à peine cessé, que la jeune malade se sentit soulagée; l'assoupissement céda, la tête reprit une position plus naturelle, la respiration devint facile, la toux fut

moins sèche et plus pleine, le pouls perdit de son irregularité. Cependant comme il y avait encore un peu de gêne dans les mouvemens d'inspirations, et que l'on devait supposer que l'inflammation du larynx n'était point effacée entièrement, j'établis de chaque côté du cou un petit vésicatoire, qui, vu le tempérament lymphatique de la petite malade, n'offrit pas, il est vrai, l'aspect d'une plaie bien vermeille, mais produisit cependant assez d'irritation, pour opérer une révulsion avantageuse. Maintenant la maladie se réduit à la fièvre primitive dont la cause n'est pas encore détruite, et à un peu d'inflammation de la membrane muqueuse des bronches, manifestée par le caractère de la toux. La jeune D... n'est pas tout-à-fait hors de danger encore, mais les symptômes du croup ont à peu près disparu. (*Ce 3 mai* 1808.)

P. 16, l. 5. Au lieu de l'*hiver* 1806, lisez : de l'hiver 1804.

P. 24, lig. 3. Au lieu de *Schewilgué*, lisez :

Schwilgué, ainsi que dans tout le cours de l'ouvrage.

P. 33, not., lig. 4. Au lieu de *cerveaux*, lisez : cerceaux.

P. 49, lig. 3. Au lieu de *décembre* 1806, lisez : décembre 1807.

P. 65, lig. 10. Au lieu de *canaux*, lisez : cerceaux.

TABLE
DES MATIÈRES CONTENUES
DANS CET OUVRAGE.

SECONDE PARTIE.

Indications curatives ou traitement du croup.

TROISIÈME PARTIE.

QUATRIÈME PARTIE.

Fin de la Table des Matières.

